119 PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES

FOLKLORE DE CHAMPAGNE

GENS DU VOYAGE (1)

LE THEATRE LAMARCHE BERTHIER D'HONT

BIMESTRIEL 25,00 F

Maison de la Vigne Essoyes

Ouvert de Pâques à la Toussaint de 15 h à 18 h, les samedis, dimanches et jours fériés.

Tous les jours sauf le mardi du 15 juin au 15 septembre.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

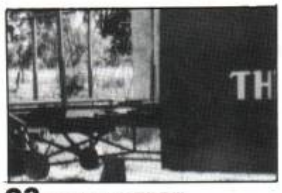
Tél. 25 29 64 64
ou 25 29 60 47 (Mairie)

Adresse postale : 10360 ESSOYES

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE
CHAMPAGNE

119

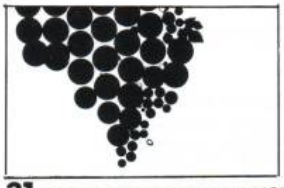
7 GERARD BERTHIER
Théâtre Lamarche-Berthier-D'Hont
Gilbert Roy, Michèle Andrieux



23 HENRI PIERRE
Théâtre Lamarche-Berthier-D'Hont
Gilbert Roy, Michèle Andrieux

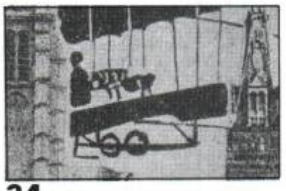
29 MARCEL FAVARD
Michèle Andrieux

30 POLKA, MAZURKA, VALSE DES RICEYS



31 CONSERVATION DU RAISIN
Mme Curie

32 COQS DE CLOCHER
Michel Chretien

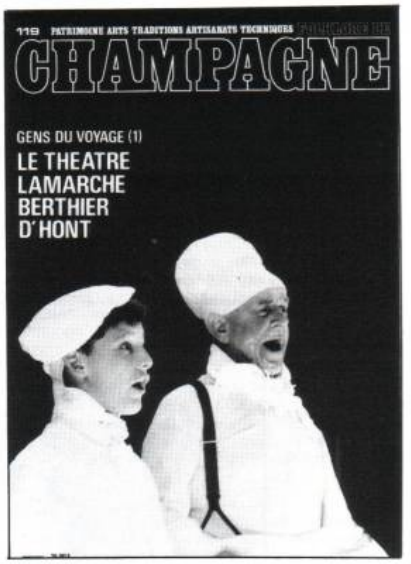


34 LE CIRCUIT DE L'EST

36 CHANT DE NOCE.
OHE ! CHAMPENOIS !

38 SUPER-HALETTE
Yves Charotte

39 LIJOU



safac

FOLKLORE DE CHAMPAGNE, revue du Patrimoine, des Arts, Traditions, Artisanats et techniques de la région Champagne-Ardenne, est une édition de la **Société des amateurs de folklore et arts champenois,** association Loi 1901, SIRET 3336 1151.011 APE 9723, agréée Jeunesse et Sports n° 10.7/10.08.66 CCP 20041 01002 0000221 R 023 33 Châlons s Marne. Siège social : 21, rue d'Arcis 10170 Les Grandes Chapelles. Tél. 25 37 51 09. Antenne Marne : 40, rue des Artisans 51000 Châlons s Marne.

Conseil d'administration : Président d'honneur Jean Daunay. Président Michel Coutant. Directeur régional Gilbert Roy.

Directeur de la publication Gilbert Roy. Secrétaire Michèle Andrieux. La rédaction n'est pas responsable des textes et photos reçus qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. L'envoi de documents implique l'accord de leur auteur pour leur libre publication. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information sans but publicitaire. Toute reproduction des textes, photos et dessins publiés est interdite sauf autorisation écrite de l'éditeur.

Commission paritaire n° 53035. Maquette et mise en page Gilbert Roy. Photocomposition Lysiane Mangeot. Spiral photogravure. Impression offset imprimerie Leducq S.A. 51000 Fagnières. Imprimé en France.

La safac est subventionnée par le Conseil Général de l'Aube, le Conseil Général de la Marne et la Ville de Châlons s Marne.

Amateurs d'Art

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE
CHAMPAGNE

ÉDITION NUMÉROTÉE

Réalisez une collection de reproductions de gravures et tableaux inédits (format 50 × 60 cm).

Tirage limité et numéroté.

Le premier dessin édité est un portrait de Mme de N. par A.-F. Arnaud († 1846).

Notre seconde reproduction — un portrait peint par Valton — est en cours de réalisation. Elle ne sera tirée qu'à 250 exemplaires en format 50 × 60.

OFFRE SPÉCIALE
7/5

VOUS VOUS ABONNEZ

Vous payez 5 numéros (25 F × 5 = 125 F)
Vous recevez 6 numéros
et nous vous offrons
en cadeau de bienvenue
1 numéro gratuit supplémentaire
(6 + 1 = 7 numéros !)

safac

VOUS ÊTES ABONNÉ

Invitez un ami à s'abonner
Offrez-lui un abonnement
Il profitera de notre offre de bienvenue
(7 numéros pour le prix de 5)
et votre abonnement personnel
sera automatiquement prolongé
d'un numéro

Pour le prix d'un abonnement vous vous constituez une formidable collection de 264 pages passionnantes au format européen, illustrées de près de 500 photos et documents inédits sur couché brillant 120 g.

A NOS LECTEURS ET ABONNES

Notre dernier inventaire nous a permis de retrouver d'anciens numéros (ft 16 × 24) épuisés. Examinez la liste paraissant dans ce numéro, vous y trouverez, peut-être, le numéro qui manque à votre collection.

ANCIENNE SERIE format 16 × 24

29 Val Perdu
31 Costumes de St Dizier-Wassy
45 Centenaires aubois
51 Danses enfantines
55 Taques et styles (II)
57 Vieux bal à Celles
58 Mires et empiriques
59 Les roulées de Pâques
61 Le carillonneur
62 Des puits
64 Les archers
65 La foudre dans l'Aube
66 Le feu du ciel
67 Révolte du Barséquanais
69 Ferme à Channes
70 St André les Vergers
71 Deux instituteurs en 1900
73 Le cochon
79 Brelleurs et mariniers
83 Labours à Channes
84 La craie à Chepy
85 Les chemises de femme
86 Habitat rural
88 Nos charrues d'Aube
89 Au lavoir

safac

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

NOUVELLE SERIE ft européen

90
LE COQ DE CLOCHER
Cô, jau, pou - Coqs et légendes - Coqs et symbole - Coq et clocher - Carnaval sur la sellette - Les Fluteaux de Wassy

91
LA MUSETTE, HAUTBOIS PASTORAL
Chant de paille - Hautbois moyennageux - Hautbois et musette - La musette - Sonnons voire - Coq de clocher - Coq illustré - Coq paratonnerre - Les Chenevotots de St André

92
BONNETERIE DE ROMILLY EN CARTES POSTALES
Romilly les chaussettes - Romilly Bourg Boom - La bonneterie - Bas et chaussettes - Romilly sur Seine - La Romillonne - Hubert, Bonn'tier circulaire - Lou cô - Les Aiguayès de Phalcoq - Carnaval - Les Bécuyes de Romilly

93
LE GRAIN, SOURCE D'ENERGIE
Le grain - La fertilisation - La terre - Les semailles - Les ennemis du grain - La moisson - Le battage - L'engrangement - L'agro-alimentaire - La meunerie - L'agrobiologie - Les Jasées de Châlons

94
LE LANGAGE TROYEN DU XVIIIe
Les Ephémérides Troyennes - Le Parler troyen - Le P.A.E. - L'Champeignat ? Lavou ? - Ecrire l'oralité - Un fournil à Fresnoy - Jeune Champagne de Troyes

95
LA VANNERIE A JOURS DE BUSSIERE LES BELMONT
Les Racines - Bussière lés Belmont - Les osiers - Les vanniers - Leveurs et marchands - La St Antoine - Chant de vannier - Parler morieu - Les Morelles de Ste Marie

96
NOCES ET BANQUETS A MAILLY LE CAMP
A l'Auberge le St Eloi - La journée d'une serveuse - Mariages et banquets - 50 desserts à l'ancienne - Le CRAC de Creney

97
BIERES ET BRASSERIES A ST DIZIER
Bières de l'Est - Brasserie malterie Thomas - Brasserie Fort Carré - Mémoire d'ouvrier - Tégestophilie - Les Jolivettes de Reims

98
LA VIE AU MARAIS DE VILLECHETIF, CRENEY, ARGENTOLLES
Le marais de Villechétif - Vivre du marais - La vie au marais - Bel en cheit

99
VINS ET LIQUEURS NATURELS 100 RECETTES A FAIRE SOI-MEME
Verrerie ancienne - Vins et liqueurs - Hautbois d'ortie - Le coq de Villeret

100
LE PARLER DU NOGENTAIS, DIALECTE CHAMPENOIS
Le parler du Nogentais - Aux mariniers nogentais - Alfred Boucher - Glaude et Marie

101
CUISINE TRADITIONNELLE 80 BONNES VIEILLES RECETTES
Cuisine traditionnelle - 80 bonnes vieilles recettes - La batterie de cuivres - Glaude et Marie - Bonnetier avant 14 - Les Cnas dou Solé des Riceys

102
CARNAVAL A WASSY, COSTUMES ET COUTUMES
carnaval à Wassy - Masques, mascaradés et chienlits - Souvenirs - Costume de Carnaval - Les osières à Balnot - Glaude et Marie - Un p'tit monde

103
ST SEBASTIEN, PATRON DES ARCHERS
Programme du Bouquet provincial - Aux origines de Compagnies - Ordre de St Sébastien - St Sébastien symbole - Marbais - L'arc en BD

104
SEIGNEURS ET PAYSANS AU XVIIIe LA MOTTE TILLY
Le château de la Motte-Tilly - Abbé Terray seigneur de la Motte - Paysannerie au XVIIIe - Ste Geneviève de Nogent s Seine

105
APPRENTI COUTELIER A FORCEY
Un apprenti coutelier - Le village de Forcey - Histoires de boutiques - Glaude et Marie

106-107
CONTES DROLATIQUES
Contes drôlatiques en BD : Les réverbères, L'église souillée, Le képi du facteur, La croix St Roch, Le pont aux ânes, La faute, St Nicolas et les pompiers, La foire au pecnot - La maison de la Turque à Nogent - Une paysanne en carafe - St Sébastien à Thoult-Trosnay - Charivari à Ramerupt

108
LA FEE ELECTRICITE
La fée électricité - "La Creney" - Souvenance - Réclame 1900, Pub d'hier - Glaude et Marie - Boutique de colleron

109
MAIRY SUR MARNE
Souvenirs sur Mairy - Mairy en documents - Le coq de St Etienne - Rues d'Estissac - Envois illustrés

110
RONDES ET BRANLES DE CHAMPAGNE
Le château de la Motte-Tilly - Rondes et branles : branle simple, branle coupé, branle vieux, branle sauté, rondeau, rondeau coupé, branle du Petit Homme, Polka de Chigny, Ronde de la belle - Jasées

111
LA GIROUETTE ENSEIGNE POPULAIRE ET ARTISANAT D'ART
Girouette, enseigne populaire - 333 girouettes de Champagne - Artisans d'aujourd'hui - 1943 à Troyes

112
LE COSTUME CHALONNAIS 1830-1848
Louis Barbat - Le costume chalonnais - Polka-seyote - Polka de Vitry le François - Parler champenois - La fée électricité

113
L'AUBE DE LA REVOLUTION
Bicentenaire - "L'Aube de la Révolution" - L'Aube et la Révolution : Danton, Bar s Aube, Bar s Seine, Brienne le Château, Chaource, Marigny le Châtel, Méry s Seine, Nogent s Seine - Branle coupé - Girouettes

114
CHAUMONT 1939-1989 50 ANS D'APPRENTISSAGE PUBLIC
50 ans d'apprentissage public - L'apprentissage avant 1939 - Le Centre Pasteur - Du CA Dampierre au CET Damremont - Du LEP Ashtom au Lycée Professionnel - Personnel enseignant - Valse des Roses - Gigue romillonne

115
GLAISIERS DU PROVINOIS UN METIER, UN LANGAGE
Glaisières du Provinois - Langage des glaisiers - Glaise et toponymie - Jeu de la plaque - Valse "les dilettantes"

116
AY SOUS LA REVOLUTION
Ay sous la Révolution - Famine et crise économique - La garde nationale et la guerre - Nobles et émigrés - Les écoles - La vie religieuse - H. Faillenot, violoniste

117
REIMS, DOLEANCES DES VIGNERONS ET PAYSANS
Reims, doléances du Bailliage - Plaintes, remontrances et doléances - Etats Généraux et réformes - Parler champenois - Chant de quête de mai - Complainte des Bordes

118
TROYES, LE CADRAN SOLAIRE POTERIE A CHAOURCE
Le cadran solaire - Girouettes - La Gloire Dieu - Chaource, un site potier Renaissance - "Champagne-Polka" - Hilaire Faillenot - Sombres et jachères

119
GENS DU VOYAGE THEATRE LAMARCHE-BERTHIER-D'HONT
Gérard Berthier, enfant du voyage ; Henri Pierre acteur "étranger - Marcel Favard - Polka, mazurka, valse des Riceys - Conservation du raisin - Coqs de clocher - Circuit de l'Est - Chant de Noce, Hoé ! Champenois - Super-halette

29		5F	59		10F	69		10F	85		25F	90	EPUISE	25F	97	EPUISE	25F	104		25F	111		25F	118		25F			
31		5F	61		10F	70		10F	86		25F	91		25F	98		25F	105		25F	112		25F	119		25F			
45		5F	62		10F	71		12F	88		15F	92		25F	99	EPUISE	25F	106		45F	113		25F						
51		5F	64		10F	73		12F	89		15F	93		25F	100		25F	107			114		25F						
55		10F	65		10F	79		15F				94	EPUISE	25F	101		25F	108		25F	115		25F						
57		10F	66		10F	83		12F				95	EPUISE	25F	102		25F	109		25F	116		25F						
58		10F	67		10F	84		12F				96		25F	103		25F	110		25F	117		25F						

BULLETIN DE COMMANDE AU VERSO

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

JE M'ABONNE

VEUILLEZ ENREGISTRER MON ABONNEMENT POUR 6 NUMEROS A LA PLUS BELLE REVUE REGIONALE D'ARTS, TRADITIONS, ARTISANATS ET TECHNIQUES DE CHAMPAGNE-ARDENNE

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par
☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP 221 R Châlons sur Marne

Date et signature

TARIF 1988/1989

☐ Normal 125 F
☐ Soutien 150 F
☐ Bienfaiteur 300 F
☐ Etranger 165 F

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

119

safac

safac Les Grandes Chapelles 10170 Méry s Seine
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s Marne

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

ABONNEMENT POUR UN AMI

De la part de

M. _____

Adresse _____

VEUILLEZ ENREGISTRER L'ABONNEMENT POUR 6 NUMEROS A LA PLUS BELLE REVUE REGIONALE D'ARTS, TRADITIONS, ARTISANATS ET TECHNIQUES DE CHAMPAGNE-ARDENNE DE

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par
☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP 221 R Châlons sur Marne

Date et signature

TARIF 1988/1989

☐ Normal 125 F
☐ Soutien 150 F
☐ Bienfaiteur 300 F
☐ Etranger 165 F

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

119

safac

safac Les Grandes Chapelles 10170 Méry s Seine
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s Marne

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

REPRODUCTION TIRAGE LIMITÉ NUMÉROTÉ

JE DESIRE ACQUERIR LA REPRODUCTION DU PORTRAIT DE Mme DE N. PAR A.-F. ARNAUD AU PRIX DE 100 F franco L'UNITE

en exemplaires numérotés

(les numéros sont attribués dans l'ordre de réception des commandes, le cachet de la poste faisant foi)

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par
☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP 221 R Châlons sur Marne

(Seuls les ordres accompagnés du règlement seront pris en compte)

Date et signature

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

safac

safac Les Grandes Chapelles 10170 Méry s Seine
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s Marne

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

JE COMPLÈTE MA COLLECTION

VEUILLEZ M'ADRESSER LES NUMEROS COCHES D'UNE CROIX

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Je suis abonné OUI ☐ NON ☐

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par
☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP 221 R Châlons sur Marne

ATTENTION certains numéros sont en stock très réduit. Vérifiez que vous avez bien là notre dernière mise à jour.

Envoi franco de port et d'emballage pour la France.

Pour l'Etranger, ajouter 3 FF de port complémentaire par exemplaire. Merci.

Date et signature

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

safac

safac Les Grandes Chapelles 10170 Méry s Seine
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s Marne

GENS DU VOYAGE (1)

LE THEATRE LAMARCHE·BERTHIER D'HONT

Les THEATRES DEMONTABLES, nom officiel de ce que nous connaissons sous la dénomination de THEATRES AMBULANTS, trouvent leurs origines dans les "Trétaux" du Moyen Age.

Parce que cette forme d'activité artistique était lité aux "Gens du voyage", aux Forains, on tend à la considérer comme un art mineur, voire, un "sous-produit" du "vrai Théâtre" !

Cette assertion est totalement fausse car, historiquement, c'est exactement le processus inverse qui s'est déroulé : le théâtre ambulant est à l'origine de nos théâtres "en dur" et ayant "pignon sur rue".

Ainsi au XVIIe siècle, Jean-Baptiste Poquelin dit Molière, dirigeait une troupe de comédiens ambulants qui, tout simplement, jouaient ses comédies. Il paraît difficile de considérer "Les Précieuses ridicules", "L'Avare" ou "Le Bourgeois gentilhomme" comme n'étant que de l'art théâtral mineur... !

Certains pourront rétorquer qu'au-delà de la pièce elle-même, il y a le jeu des comédiens et que ces ambulants n'ayant qu'une formation "sur le tas", ne pouvaient passer pour de "grands" acteurs... Voire !

Notre enquête a montré que ces théâtres avaient un succès considérable auprès de tous les publics. Si les acteurs n'avaient pas été crédibles, peut-on croire que les spectateurs auraient applaudi, ri et pleuré à leurs prestations ?

Certes, le jeu de scène n'était pas celui que nous connaissons aujourd'hui. L'emphase et le comique outrancier prévalaient. Mais ces manières de jouer correspondaient à un goût du public, à une mode et non à une méconnaissance de l'art théâtral. Loin s'en faut ! Il n'est pour nous en rendre compte que de revoir les vieux films à succès de ce temps...

Parmi tous ces gens du voyage, le hasard des enquêtes nous a conduits auprès des familles Berthier-Lamarche. Il est vrai que notre région fut un peu le fief de ces théâtres "Berthier-Riga", "Berthier-Taburet", "Lamarche-Berthier-D'Hont". L'importance des documents recueillis est telle que cette étude sera répartie sur plusieurs éditions de "Folklore de Champagne".

Nous avons voulu, non seulement examiner l'histoire de ces théâtres mais surtout connaître la vie intime de ceux qui les animaient. Une vie faite d'antinomie car ces gens, admirés et respectés dans leurs rôles d'acteurs, étaient aussi souvent craints et détestés pour leur nomadisme perpétuel...

Vous l'allez voir, nous remontons le temps. En effet nous commençons cette publication avec l'entrevue que nous avons eue avec M. Gérard Berthier. Né en 1949, il a vu disparaître le théâtre familial, est devenu sédentaire et, a pu se "recycler" aisément car — là encore — contrairement à une "idée reçue", les enfants du voyage pouvaient recevoir une très bonne éducation.

Notre second portrait sera celui de M. Henri Pierre né en 1916. Celui-ci a vécu — en temps qu'étranger à la famille — le théâtre de 1932 à 1936. Son service national puis la guerre de 39-45 l'ont définitivement coupé de ce monde artistique et il a, par la suite, suivi une carrière militaire.

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont aidés pour cette première partie de l'étude, notamment l'association "Les Amis du Théâtre Démontable" dont le siège est à Amiens, M. Henri Pierre qui habite dans le sud de la France et qui est "monté" spécialement en Champagne, et la famille Berthier qui nous a offert de puiser amplement dans ses archives privées.

Gérard Arthur Théâtre Berthier - Lamarche

à Le Thillot (Vosges)

SYNDICAT NATIONAL
DES
INDUSTRIELS FORAINS

69, Boulevard de Strasbourg — PARIS

Veuillez me retourner les carnets par la rentrée. Merci à l'avance.

LIVRET D'ÉCOLIER

En cas de perte de ce livret, on est prié de le remettre à son propriétaire, ou de le retourner au Siège du Syndicat, 69, Boulevard de Strasbourg, Paris.

Gérard Berthier
Enfant du Voyage

Bon, déjà, la première chose qui était faite en arrivant : déterminer l'emplacement du théâtre, sa position, son orientation. On avait une chaîne d'arpenteur, une vraie chaîne en gros fil de fer, qui devait faire vingt mètres. Une fois que la position du théâtre était déterminée, ils plaçaient les voitures. Les caravanes d'habitation ne bougeaient plus — en principe — lorsqu'elles étaient en place. Un espace vide était laissé autour pour permettre de pouvoir ramener les camions et les voitures de matériel. Une fois que tout le théâtre était monté, il y avait la mise en place définitive de la loge, qui venait en bout de scène et de la caravane du fils du patron, Roger Lamarche, dans laquelle il y avait la location. Celle-là, il fallait qu'elle soit devant. S'il n'y avait pas assez de place, les camions étaient mis à l'écart.

Savoir où on va être placé, c'était un peu le problème de tout le monde. Surtout pas sous des marronniers, parce que, quand les marrons tombent, c'est pas marrant. Ça fait "boum" sur la toiture. On a connu ça à Nangis je crois, à chaque coup de vent : "Tararara-dong !" Ah ! La nuit, c'est plaisant !

L'orientation était surtout faite en fonction de la pente, parce que des places plates, il n'y en a pas beaucoup. Si tu as un devers, il faut mettre les caravanes dans le travers parce que, si tu les mets dans l'autre sens, tu es obligé de caler d'un mètre à l'autre bout !

En principe les caravanes d'habitation étaient situées sur la partie arrière du théâtre puisqu'il fallait que la façade soit dégagée. Elles se plaçaient dans le sens longitudinal, un peu comme elles arrivaient, sauf celles de service. Tu en avais toujours deux ou trois qui avaient leur place et fallait pas la changer.

Le chariot dans lequel il y avait les décors, fallait pas le mettre à l'autre bout, parce que, fallait se les charrier, les décors ! Tu as déjà le problème de la distance et puis celui de la flotte ! Parce que, bon, si tu tombes sur une journée où il n'arrête pas de pleuvoir, ils étaient trempés quand ils arrivaient sur scène !

Tu avais une technique qui permettait de changer très rapidement de décors : une toile était roulée sur un morceau de bois genre "manche à balai", mais beaucoup plus grand que la partie de scène visible du public. Tu avais un système de cordes. Il suffisait de tirer en coulisse sur la corde et la toile s'enroulait sur elle-même en remontant dans les cintres. L'autre descendait de la même façon. Ce qui fait que tu changeais carrément de décors en l'espace d'une minute à peine.

Après tu avais tous les décors qui se trouvaient sur les côtés, des trucs un peu passe-partout, un peu neutres. Tu pouvais très bien mettre une toile de fond qui représentait une place de village, ou l'intérieur d'une maison, sur les côtés, ça ne changeait pas.

Quand tu voulais quelque chose de très rapide, tu avais cette technique-là, courramment utilisée dans les pièces que l'on appelait "à grand spectacle", comme L'ATLANTIDE.

Tu avais des pièces comme MICHEL STROGOFF qui avaient vingt ou vingt-cinq tableaux qui duraient deux ou trois minutes.

Par exemple, pour montrer un champ de bataille, l'astuce était de faire une pénombre, une toile de fond avec décor de champ de bataille, des canons qui étaient simplement des morceaux de bois peints et des gens qui étaient couchés dessus.

Alors, quand on dit vingt tableaux, en réalité, tu en as cinq ou six qui défilent rapidement et qui représentent simplement une action.

Quand tu as des pièces en trois, quatre tableaux qui se déroulent bien souvent en intérieur, ces décors-là sont constitués par des éléments semi-rigides. Ce sont des cadres en bois sur lesquels sont tendues des toiles peintes.

Alors tu as ta scène qui est comme ça, en trapèze. Jamais au carré car quelque chose au carré ne sera pas vu de tout le public. T'as des coins morts et le public n'aura pas une idée de la profondeur.

Ce sont des panneaux qui s'assemblent pour des raisons de commodité, de stockage et de transport.

Celui du fond, bien souvent, c'est une double porte. C'est un truc pour que, vis à vis du public, les artistes arrivent par le fond. Derrière la double porte, c'est simplement un panneau neutre qui fait que le public voit quelque chose et qui permet aux artistes de circuler librement.

T'avais également une porte là et une autre là, de chaque côté, toujours avec ouverture sur l'extérieur.

C'était des panneaux avec des croisillons pour donner de la rigidité. Les décors étaient peints recto-verso, ce qui fait que si tu les retournais, tu avais un décor

différent. Pour les tenir les uns à côté des autres, t'avais des espèces de cavaliers qui venaient se mettre dans un montant ; avec ce système-là tu pouvais les mettre soit à plat soit donner l'angle que tu voulais et l'ensemble tenait debout tout seul. Quand t'avais de grands décors, il y avait une jambe de force qui venait se mettre à l'arrière.

Tu avais au sol une rampe de lumière sur l'avant-scène et au dessus, un éclairage, une herse et des spots blancs, rouges et bleus.

Tu avais l'entrée des artistes avec un escalier, un plancher qui allait à la roulotte à accessoires et un autre escalier. Ce qui fait que tu avais la possibilité de pouvoir amener les accessoires de plain-pied à la scène ou, pour les artistes, d'avoir un accès entrée et une sortie.

Tu avais ce qu'on va appeler pompeusement la sono : c'était un phono à aiguille ! Et puis tu avais un tableau de commande, c'était des grands trucs à couteaux qui commandaient aussi bien l'éclairage de la salle, de la scène et de tous les éclairages extérieurs.

Tout au fond ça servait à stocker les décors ou les accessoires genre chaises, tables, en attente. Comme quoi c'était assez grand.

T'avais une paire de chaises pour les artistes qui attendaient d'entrer en scène, mais il n'y avait pas de loge.La roulotte accessoires on l'appelait aussi "la loge" mais c'était une pièce où, éventuellement, quelqu'un qui avait besoin de changer vite fait, pouvait accrocher son change. Ça ne servait pas du tout à se préparer ou à se maquiller.

Les artistes se maquillaient dans leur caravane-habitation. S'il pleuvait, c'était la hantise de tout le monde de se retrouver loin de la scène. Quand tu te trouvais sur une place en macadam, encore, ça allait. Mais quand tu tombais sur une place où, comme bien souvent, c'était de l'herbe et qu'il en avait tombé une bonne, tu traversais avec des savates aux pieds et tes chaussures à la main, autrement tu serais rentré sur scène avec les godasses pleines de merde... C'est ce qui donnait un peu de piment !... Et puis c'était l'imperméable, c'était le parapluie, c'était tout ce que tu voudras.

Moi, je revois avec mon œil de gamin, ce qui fait que, dans mon idée, c'était immense, alors que, finalement je pense que le plateau d'évolution devait faire environ douze mètres en largeur. J'avais quatorze ans quand ça a terminé mais j'étais tout petit, alors c'est peut-être un peu faussé mais enfin tu devais avoir à peu près autant en profondeur.

Alors tu en avais aussi de teintes tout à fait neutres, marron clair, brun, grenat. Ce qui fait que, suivant le type de décor, on montait ou on descendait ces frises.

En haut, dans les cintres, tu avais tout un système de poulies qui renvoyait les fils en coulisses sur un cheval de frises. C'était une planche avec des petits taquets. On enroulait un peu dans le style des marins. C'était repéré avec des numéros et on savait exactement à quel endroit se trouvait le décor.

Alors, au-dessus, on appelait ça des frises, c'était de la toile qui était montée sur deux éléments rigides en bois et serrés avec des vis. Ça pouvait faire un mètre de haut.

Quand quelque chose se passait en extérieur, c'était peint en bleu, c'était le ciel. Quand tu avais un sous-bois, alors, tu avais un feuillage qui descendait beaucoup plus bas et, à ce moment-là, c'était peint sur une toile découpée et montée sur une espèce de filet de pêche à mailles serrées, ce qui fait que, du public, tu ne voyais pas le filet, tu voyais simplement les feuilles.

Les machinistes, c'était tout le monde. Moi, étant gamin, je me rappelle l'avoir fait, avoir tiré les rideaux, m'être occupé de la lumière.

Tu avais un énorme réostat qui était haut comme ça et qui te servait à faire les levers et les couchers de soleil. Ce qui était marrant c'est que le soleil se levait en trente seconde et se couchait pareil... C'est le théâtre, hein ! T'as l'illusion...

Les artistes étaient à la fois machinistes, électriciens, mécaniciens, peintres. C'était la grande famille, mis à part deux couples d'artistes qui n'en faisaient pas partie. Ces gens-là n'étaient pas obligés de faire les travaux d'entretien et de préparation. Ils ne faisaient que leurs rôles. C'étaient les artistes ! Des gens qui, à l'époque, avaient peut-être une cinquantaine d'années.

Je pense qu'au niveau de la famille, le recrutement n'était pas assez important et qu'ils ont dû faire appel à du personnel extérieur. Ces gens-là ne s'occupaient pas du théâtre, sauf aux opérations de montage et démontage, quand on changeait de pays. Là, tout le monde mettait la main à la pâte.

C'était mon père qui s'occupait de tout ce qui était préparation des décors car tous les soirs il y avait changement de spectacle.

Quand on arrivait dans un pays c'était pour quatre semaines minimum. Si les affaires marchaient bien ça pouvait durer cinq ou six semaines et tous les jours tu avais une pièce différente. Sauf le lundi qui était jour de relâche.

Le répertoire était phénoménal mais je pense que si on reprenait celui de tous les théâtres itinérants de l'époque, à 80 % tu retrouverais les mêmes pièces.

Les gens arrivaient à se rappeler les quarante pièces par routine. Mes parents ont joué la même série pendant trente ou quarante ans et jusqu'à l'âge de quatorze ans, j'ai tourné avec eux. Je peux te dire qu'à l'époque à force de regarder une pièce, je connaissais les dialogues. Bon, j'aurais été incapable de remplacer mais, à partir du moment où la réplique était commencée, j'étais capable de la donner exactement... Chacun avait son rôle mais, chacun

était à même de pouvoir remplacer. On n'arrête pas une pièce parce que quelqu'un est malade !

Côté matériel, il y avait des roulottes à accessoires, à décors, à tout ce que tu voudras.

Il y en a une particulièrement, quand tu entrais, de chaque côté, ça faisait des corbeaux sur lesquels justement étaient rangés tous ces fameux décors roulés qui servaient de fond de scène. Tu en avais ? Je ne sais pas, moi, peut-être deux cents !

Dans la journée, en fonction de la pièce, les décors étaient déjà préparés, mis en place, remontés dans les cintres, prêts à être utilisés le soir. Le lendemain on les retirait, on les remettait en place dans la roulotte et on en ramenait d'autres.

C'est certain quand même que tu as les décors principaux.

Un décor qui était magnifique, ce décor-là, si tu venais au théâtre tous les jours, peut-être que dans le cours du mois, tu l'aurais vu une dizaine de fois.

Il y avait deux ou trois décors de salon, un vert, un rouge et puis un... je sais plus comment. Ceux-là, dès que tu avais un intérieur un peu cossu, ça y est, tu y avais droit ! A cette époque-là, les gens venaient pour voir un spectacle et, à la limite, en deux semaines, ils oubliaient qu'ils avaient déjà vu le décor.

Maintenant on te montre une pièce à la télé : l'acte s'arrête et l'autre reprend aussitôt. Dans le théâtre traditionnel, t'as l'acte qui s'arrête, le traditionnel rideau rouge se ferme, t'as cinq ou dix minutes d'interruption, le temps de changer de décor puis les trois coups — en fait les trois coups qui en sont plus — le rideau s'ouvre, c'est un nouveau décor.

Par contre, il y a certaines pièces où l'action se déroule toujours dans le même décor. Ce qu'on appelle l'entr'acte, le vrai entr'acte, c'est la coupure au milieu

de la pièce où l'on donne aux gens la possibilité d'aller faire un tour dehors, d'aller se dégourdir les jambes, d'aller pisser.

Autrement tu as les petits entr' actes qui permettent de changer le décor. Là, il y a quelque chose qui se passe. Les gens sont assis. Ils attendent qu'un nouvel acte commence. C'est très rapide, de l'ordre de cinq minutes...

Il y avait une pièce dans laquelle un orage éclatait et c'est une caisse en bois qui servait à faire le bruit du tonnerre et c'est marrant, ce bruit de caisse qui remue, ça donnait un effet terrible.

N'importe qui s'occupait des bruitages. Celui qui n'avait pas besoin d'être en scène à ce moment-là ou celui qui était le plus près. C'était vraiment pas quelque chose de structuré.

Mais, dans les coulisses, tu avais toujours le Père Lamarche, le patron, qui veillait à ce que tout se passe bien. Il n'était pas là pour ça, il n'avait pas l'air, mais, si quelques chose ne se faisait pas, il le voyait de suite et pouvait y remédier ou envoyer quelqu'un le faire.

Sur scène, tu avais aussi un énorme tapis, à chaque fois qu'une pièce se passait en intérieur cossu. Il était toujours roulé au fond. Il faisait toute la largeur et il fallait être au moins une dizaine pour le rouler.

Tout ce qui était censé se passer à l'extérieur se faisait directement sur le plancher-bois formé de panneaux de deux mètres de long sur un mètre de large, constitués par des lames à parquet.

Il n'y avait pas de trou de souffleur mais une trappe qui servait pour les apparitions ou les descentes "à la cave".

Dans LE TOUR DU MONDE D'UN ENFANT DE PARIS" ou "LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS", c'était les deux mêmes, tu avais des scènes qui se passaient avec les Indiens, les Mexicains, etc... Il y avait un truc qui n'était pas mal.

Dans l'histoire, il faut faire disparaître une héritière. Le bateau explose et le héros sauve la fille. Ils sont tous les deux dans l'eau et tu as une noyade sur scène. Alors, pour faire l'eau, t'avais un premier décor de vagues qui était fixe et arrivait au ras du sol, tu en avais un deuxième, un peu plus haut, découpé en forme de vague et tenu par deux cordes, en coulisses. Derrière, tu en avais un troisième et un quatrième. Les acteurs étaient à moitié accroupis au milieu. Alors, la subtilité c'était qu'on faisait bouger les décors en quinconce : celui-là était fixe, l'autre bougeait par là, le suivant dans l'autre sens et pareil pour les autres. Avec une lumière appropriée, t'avais vraiment l'impression qu'il y avait de la flotte sur la scène avec des gens en train de se noyer...

Quand on dit dans un programme "5 actes et 20 tableaux", si c'est vingt tableaux comme ça, qui durent deux ou trois minutes, c'est formidable au niveau du spectacle parce que les gens voient plein de choses en l'espace de peu de temps. Mais, ça demande beaucoup de décors. Quand il y avait ces pièces-là, mon père en avait pour la [illegible]rnée à tout préparer, à cha[illegible] les décors et à les mettre en place.

L'opération de démontage et montage prenait une semaine.

Quand on était dans un pays, la dernière pièce se jouait le dimanche soir. Déjà il y avait un pré-démontage. Tout le superflu, toutes les décorations, tout ce qui peut enjoliver était déjà retiré.

Après le spectacle, ceux qui étaient en scène, il fallait qu'ils se changent vite. Les autres s'étaient déjà mis en tenue de travail et, le dernier spectateur levé, on lui retirait la chaise sous le cul !

Les camions étaient mis en place au dernier moment, au niveau des sorties, sans les boucher.

La première opération c'était de retirer les chaises, le plancher et les gradins. Après, tout le monde allait se coucher.

En partant de la scène t'avais les premières, les secondes et les troisièmes. C'est pas original mais, c'est comme ça. Alors les premières, c'étaient des fauteuils. Contrairement au cinéma, au théâtre, si tu veux voir l'expression des acteurs, vaut mieux être le plus près possible. C'était deux rangées de fauteuils en velours avec siège rembourré et rabattable. C'était vraiment des beaux trucs.

Après, tu avais des rangées de chaises mais, au lieu que ce soit rembourré, bein, c'était des chaises quoi ! Par rangées de dix.

Tout au fond, ce qu'on appelait les troisièmes ou le poulailler, là c'était des bancs, comme au cirque.

Comme la scène était en hauteur, tu avais cinq ou six rangées qui étaient à plat et après, ça commençait à monter d'un panneau à chaque fois. Les panneaux faisaient à peu près quatre-vingt centimètres, la largeur d'un fauteuil. A chaque rang tu montais de dix centimètres à peine, parce que ça servait tout juste à balayer. Ça, jusqu'en haut, sauf les derniers rangs, les poulaillers, qui devaient terminer, je crois, en plan incliné.

Tu avais des gens qui s'occupaient de la partie salle et d'autres qui s'occupaient de la partie scène.

Tout autour, le théâtre était composé de panneaux mais l'intérieur était habillé d'un velours qui descendait naturellement. En plus, il y avait un faux-plafond en toile qui était tendu et repris en deux points. Ça faisait un arrondi dans le milieu qui était chouette !

Alors, tout ça c'était démonté le dimanche après le spectacle et le lundi matin, t'avais le patron qui se chargeait de réveiller tout le monde de bonne heure. Il ne dormait pas !

Quand c'était en été, à 6 h. du matin, tu y avais droit. En hiver, c'était un peu plus tard, tu commençais à voir un peu plus clair. Là, c'était le démontage complet qui prenait quand même au moins la journée. Il y avait déjà des convois qui roulaient le lundi après-midi.

Il y avait beaucoup de véhicules d'habitation et de matériel mais, peu de tracteurs et t'avais des camions dont la partie arrière était aménagée en roulotte-habitation ou rangement. Alors, les camions revenaient pour faire un deuxième voyage.

Les convois étaient composés d'un tracteur, un camion, et derrière t'avais une, deux, trois, oui ; trois remorques ! Ça faisait des convois qui étaient énormes. Ceux que j'ai connus, c'était des camions qui avaient dû être rachetés à l'armée américaine. Ils n'allaient pas vite et étaient maniés avec beaucoup de précaution. C'est-à-dire qu'on sentait que ce qu'il fallait, avant tout, c'était conserver, sauvegarder, économiser le matériel. Alors, quand on partait, il y avait toujours le chauffeur et le convoyeur. Le convoyeur c'était celui qui était à côté du chauffeur et qui était là pour sauter en marche si quelque chose commençait à poser problème.

T'avais deux choses :

Quand tu montais une côte, quand ça commençait à être dur à monter, fallait sauter du camion. T'avais une cale en biais avec un manche en bois qui faisait peut-être un mètre et, au fur et à mesure que le convoi avançait, tu suivais avec ta cale pour éviter que tout le monde reparte en marche arrière.

Quand ça descendait et que le chauffeur commençait à sentir qu'il avait du mal à maîtriser l'engin, il fallait que tu sautes et que tu serres la manivelle. Cette manivelle-là actionnait un frein mécanique à l'arrière des caravanes.

Je me rappelle avoir fait ça étant gamin. Quand on me disait "Tiens Gérard, tu viens avec moi comme convoyeur !" Tu penses, quand t'es gamin, dis donc, faire ça ! C'était Ffuiii !!

A la vitesse où ça allait, c'était pas dangereux. Ça présentait un risque mais enfin, à partir du moment où on nous le laissait faire...

En principe, le convoyeur, c'était quand même un adulte et un chauffeur ne partait jamais tout seul en convoi. Une règle de sécurité pas obligatoire au niveau des règlements mais qu'ils

s'étaient imposés eux-mêmes. Et puis cent kilomètres, ça pouvait être fait en deux fois. Tu t'arrêtais sur une place ou n'importe où, tu mangeais, tu couchais et tu repartais le lendemain. Mais quand tu avais des grands voyages comme ça, t'avais au moins deux convois qui partaient en même temps. En cas de problèmes, les gars ne se retrouvaient pas tout seul.

Il devait y avoir cinq ou six camions et, entre les caravanes d'habitation et de matériel, une bonne vingtaine. En dernier, la législation routière était beaucoup plus stricte, ils ne mettaient plus que deux caravanes maximum par camion, maintenant ça serait une caravane pour un camion.

Avant ils en mettaient facilement trois mais ça posait d'autres problèmes, dans les virages ! Tu dételais tout, tu faisais les manœuvres, tu passais les caravanes une par une et après, tu te remettais en convoi. C'était pas un problème, c'était normal. Ça allongeait d'autant la durée du voyage. Je ne veux pas dire qu'ils avaient le temps mais enfin, ils prenaient le temps de prendre leur temps. C'était quand même des cas extrêmes, ça ne se produisait pas à chaque fois. Il y avait une autorisation de circuler qui devait être permanente mais la vitesse était très, très limitée. Je crois que c'était 30 km/h maximum.

Pour te dire l'importance des convois, les dernières années, ils avaient monté un dispositif spécial, un genre de micro qui équipait l'arrière de la dernière caravane et qui renvoyait dans la cabine, le coup de klaxon de celui qui voulait doubler ! Autrement, avec le bruit du camion et la longueur du convoi, tu n'entendais pas l'autre qui avait envie de te dépasser parce qu'il en avait marre de te suivre ! Tu sais, des caravanes qui font huit, neuf mètres, plus le camion, t'arrivais à des ensembles qui faisaient facilement vingt-cinq, trente mètres et plus. En plus du convoi il y avait la voiture suiveuse. C'était bien souvent une dame qui la conduisait parce que les hommes étaient sur les camions. Encore que j'avais une tante qui menait un camion ! Ça ne lui faisait pas peur de prendre un G.M.C. avec trois caravanes derrière ! La vitesse était limitée et les caravanes d'habitation ne sont pas lourdes. Les roulottes de matériel ne devaient pas être très, très lourdes non plus : c'était du bois super sec... depuis

des années que ça tournait, ce qui devait être le plus lourd... c'est la peinture qu'il y avait dessus !

Il n'y avait pas beaucoup de distance entre les points de chute, rarement 100 km. Disons : Vitry - Châlons - Sézanne. Le gros du voyage se faisait le mardi. Le mercredi commençait le remontage sur l'autre ville. Tout le monde mettait la main à la pâte. En plus il y avait des gens qui étaient embauchés sur place. Quand tu commences à travailler, il y en a toujours qui viennent tourner autour, alors : "Tu veux travailler ? Et bien, viens nous donner un coup de main !" On lui filait la pièce ou — ce qui coûtait moins cher — une place gratuite.

Les patrons, la patronne surtout, étaient près de leur sous parce que c'était pas facile quand même...

Chaque famille avait sa caravane. T'avais pas de collectivité comme tu peux en trouver dans les cirques, pour la bonne raison que, dans les cirques, tu as beaucoup de célibataires qui sont logés dans des dortoirs.

Tu avais un petit cérémonial quand même : tu avais l'apéro. C'était quelque chose de sacré. Quand t'étais en montage ou en démontage, sur le coup de midi moins le quart, le patron donnait l'ordre d'arrêter et tous ceux qui participaient au travail allaient à l'apéro. C'est le patron qui payait. Tu vois il n'était pas si radin que ça ! Mais il s'arrangeait toujours pour se faire payer aussi une tournée par le patron du bistrot ! J'en avais gros sur la patate quand on m'envoyait à l'école. Pour moi, c'était une punition de ne pas participer au montage et démontage. Alors, le jeudi on n'avait pas d'école, je participais au montage et j'allais à l'apéro avec les hommes. Moi je me vois encore avec mon père. Ça, c'était valorisant quand on était gamin !...

Je parle d'école. Si on voyageait le mardi matin, j'allais à l'école jusqu'au lundi soir et, le mardi après-midi, ma mère m'amenait à l'école du pays où on arrivait.

Si le voyage avait lieu le mardi après-midi, elle m'envoyait à l'école le matin et elle venait me chercher au moment de partir. Oh là ! J'aurais pas manqué une demie journée !

Quand on arrivait dans un pays, la première chose que faisait ma mère, c'était de se renseigner où était l'école la plus proche et de m'inscrire. J'étais avec elle, le cartable à la main. Aussitôt

inscrit, aussitôt intégré dans la classe qui correspondait à mon niveau.

Je faisais quatre, cinq semaines de scolarité et puis je rechangeais. Je faisais six à huit écoles dans l'année. Les problèmes qui peuvent se poser, quand tu changes comme ça, c'est de refaire ce que tu as fait le mois précédent ou alors de passer complètement à côté d'un programme.

Et je suis plus souvent passé à côté qu'autre chose ! Mes lacunes, c'était en français, parce que les règles grammaticales que t'as pas appris... tu ne les sais pas. Ma mère était très à cheval sur la scolarité. Elle n'avait pas tort. Quand l'instituteur constatait des lacunes, elle demandait s'il y avait possibilité de me donner des cours particuliers.

T'avais des instits, quand tu arrivais, t'étais carrément mis au fond de la classe. Tu travailles ? Tu travailles pas ! Il en a rien à foutre !

Quand tu avais quand même des notions, il suffisait de lever la main trois ou quatre fois et c'était dans le sac. Là, tu avançais d'une ou deux places !...

C'était pas à chaque fois come ça. Un instituteur qui avait un préjugé contre les gens du voyage, les romanos, m'a refusé ! Ma mère, elle a fait un foin terrible jusqu'à l'Académie !... Une fois il y en a un qui a prétexté qu'il n'avait pas de place. Ni une, ni deux, ma mère est revenue avec une table et une chaise "Et maintenant ? Vous le prenez ou vous le prenez pas ?" — "Non ! Je ne le prends pas !" Hop ! Elle est allée à l'Académie. J'ai été pris et c'est même l'instit qui s'est fait ramoner !

A Champagne, j'en ai un souvenir épouvantable. Je suis tombé sur un conard qui avait un préjugé contre les gens du voyage. Tous les prétextes étaient bons pour me diminuer, m'enfoncer davantage. Ça reste des exceptions.

A côté de ça, j'ai de meilleurs souvenirs. A Villiers St Georges, j'ai été opéré de l'appendicite. L'institutrice venait m'apporter mes devoirs à la caravane et les copains de passage venaient me rendre visite.

Les premiers jours, avec les autres, t'avais un temps d'observation. Tu te faisais, vite fait, un copain qui faisait partie d'un groupe et tu étais accepté dans ce groupe. Ça ne m'a vraiment

jamais posé de question. Par contre, j'étais fier quand je me tapais une bonne place au classement, pour leur dire "je suis peut être du voyage mais, je ne suis pas si con que ça !"

Quand j'ai eu quatorze ans, j'ai eu mon certificat d'études. J'ai même fait ma communion parce que c'était la tradition de donner une éducation religieuse.

On avait aussi un livret des études. C'est dommage, je n'en ai plus qu'un. Dans chaque école on te remplissait ce cahier-là. On peut voir l'itinéraire, c'est daté de 1960 à 1662 :

Montereau en Seine et Marne, Nangis, Villiers St Georges, Esternay dans la Marne, Sézanne, Châlons sur marne, St Dizier en Haute-Marne — Tiens, on a sauté Vitry ! — Sommevoire, Nogent en Bassigny, Montigny le Roi, Bourbonne les Bains, Jussey en Haute-Saône, Vesoul, Montbéliard, L'Isle sur le Doubs. Un sacré circuit !

A la fin de l'année scolaire on renvoyait ce livret au Syndicat des Industriels Forains, 69 Bd de Strasbourg à Paris. C'est la "Boîte postale" des "Sans domicile fixe". Suite à ça, il nous renvoyait un commentaire en nous encourageant et, à une ou deux reprises, je me rappelle avoir reçu une récompense : c'était un livre.

Tous les gens du voyage étaient suivis comme ça. Enfin, tous ceux qui adhéraient, parce qu'il y en avait aussi qui avaient une éducation par correspondance. Mais ma mère sa faisait un point d'honneur à ce que j'aille à l'école, impeccable, chaussures cirées. A la rentrée scolaire, c'était, systématiquement, avec un tablier neuf !

Je n'ai pas parlé de mes départs.

Quand on quittait l'école, c'était le moment le plus difficile. Tu avais fait des copains, tu avais été — ou pas ! — accepté par l'instit' et puis, au bout d'un mois ou cinq, six semaines, il fallait partir et tout recommencer...

C'est ce qui donnait peut-être encore plus d'attrait à cette vie-là. C'était un éternel recommencement. Sans arrêt il fallait refaire de nouvelles connaissances...

Une fois, des cultivateurs avec qui on avait lié d'amitié, auraient voulu que j'aille passer des vacances chez eux. Je ne voulais pas car j'aurais mal supporté. J'avais été chez eux, peut-être des dimanches ou des jeudis, participer à la vie de la ferme. C'était bien... mais c'était pas ça...

Le fait d'arriver dans un pays, de ne connaître personne, moi, mon truc favori, c'était d'aller à la pêche avec ma tante. Et le plaisir de ma tante, c'était d'aller à la pêche avec moi, parce qu'il fallait que je lui accroche ses asticots et que je lui monte ses hameçons ! Elle aurait passé ses journées entières à la pêche et j'adorais aller à la pêche avec elle.

De par sa nature, d'être quelqu'un du voyage, si tu veux, elle avait la gueule. Quand on était à proximité d'une rivière, elle arrivait toujours à trouver le moyen d'avoir une barque. Alors on partait, des journées entières, en barque, tous les deux... C'est moi qui ramais, bien sûr !

Elle, c'était Tata et le patron du théâtre, c'était Toto. Ils étaient

frère et sœur. Alors, dis donc ! Tata et Toto, quand ils avaient une prise de gueule entre eux deux, c'était terrible pour celui qui écoutait ! Et les empoignades il y en avait régulièrement à chaque montage et démontage, pour n'importe quoi ! Des histoires entre frère et sœur, c'était marrant !

Dans l'opération de montage ou de démontage, les femmes n'intervenaient pratiquement pas mais elles venaient donner un coup de main au moment où on montait la bâche ; parce que, quand il fallait la dérouler, toute la main d'œuvre disponible devait participer.

Les femmes s'occupaient de la vie de famille. La vie ne s'arrêtait pas et elles avaient tous les travaux ménagers. Tu me diras, dans une caravane, il n'y a pas beaucoup de ménage à faire, mais tout de même. En plus elles avaient leurs rôles à jouer. Donc elles ne participaient pas, disons, aux travaux généraux. Mise à part cette sacré Tata qui faisait n'importe quoi.

Pour la campagne publicitaire, ça se passait comme ça : par exemple si on décidait de venir à Troyes, on choisissait les villages, disons les plus importants situés dans un rayon de 10 à 15 km alentour et hop ! on y allait. J'y ai participé mais, en principe c'était soit Toto ou Tata, quelques fois les deux ensemble. Alors là, c'était pas triste non plus ! Surtout quand tu étais avec ! Ils prenaient la voiture publicitaire. Cette voiture, c'était un roman ! C'était une 2 cv, ensuite, il y a eu une 4 L. Celle dont je me souviens, la plus ancienne, c'est la 2 cv camionnette avec deux panneaux sur les côtés et deux hauts-parleurs en trompe fixés au-dessus. Les panneaux de côté étaient peints en blanc. On avait une peinture qui devait être préparée avec une sorte de bleu de méthylène ou quelque chose d'approchant qui servait à écrire le texte. Comme le spectacle changeait tous les jours, la voiture faisait le circuit journellement pour annoncer le spectacle du soir. Quand on arrivait dans un village on s'arrêtait, disons tous les 200 m, et il y avait un commentaire qui était dit par l'intermédiaire des hauts-parleurs. Il n'y avait pas de magnétophone, alors à chaque fois, il fallait prendre le micro. Tu avais un énorme ampli à lampe. De temps en temps, tu avais des lampes qui pétaient là-dedans et c'était tout blanc dans la voiture !

Dans les campagnes, ça se faisait le matin de 9 h à 13 h. En principe dans les villages, les gens sont toujours là. Si c'est pas le mari, c'est sûrement la femme qui est à la maison.

La journée d'affichage — ça durait une journée — on s'arrangeait pour la faire le lundi, jour de relâche. On se servait de la voiture pour aller coller les affiches sur lesquelles il y avait le titre, drame en X tableaux et un petit commentaire.

Dans les journaux, je ne sais plus. Je pense qu'il y avait une annonce qui était faite à l'arrivée et peut être une annonce du spectacle de tous les jours...

On avait les autorisations pour aller dans les villages et il y avait une demande de séjour qui était faite auprès du maire. Quand on arrivait, quelques fois dans les jours qui suivaient, mais bien souvent le jour même, je me rappelle avoir vu les gendarmes qui venaient faire un contrôle d'identité. On les voyait une fois, après on ne les revoyait plus... Ça leur permettait d'avoir des places gratuites...

Quand on était dans une ville, on avait toujours un pompier de service en coulisse ou dans la salle. Il avait toujours sa petite place gratuite, en plus ça faisait bien, un pompier !

Tu avais aussi les places gratuites au maire, à l'adjoint, à leurs familles, tu vois le genre de truc. Alors, les flics, en venant le premier jour devaient se dire, bein tiens, "Ça nous permettra d'avoir des places"... Bon, ça c'est un autre problème...

L'hiver, le théâtre était chauffé. Ça faisait aussi partie des attributions de mon père de mettre les machines en route. C'était deux énormes machines à fuel, chacune à un bout du théâtre, avec une soufflerie qui projetait l'air à travers un serpentin dans une tuyère. L'air chaud était envoyé dans la salle sous les gradins et dans de grandes bouches qui étaient en avant-scène et un peu partout.

Les appareils à fuel faisaient près de 2 m. de haut. Le problème c'est que le fuel, l'hiver, ça gèle ! Alors, quand il fallait allumer le feu pour le soir, il fallait s'y prendre à quatre heures de l'après-midi. Il fallait dégeler les tuyauteries. Papa faisait de grandes torches avec de vieux journaux et il rechauffait tout. Ah, ça, il aimait bien. Quand il a chaud il est content. Seulement, du temps que ça s'allume, il avait le temps de se les geler !

A voir la couleur "armée" des appareils, je suppose qu'ils devaient venir des surplus américains.

Eté comme hiver, il n'y avait pas de saison morte. Il n'y avait pas de vacance non plus, mais personne n'éprouvait le besoin de partir en vacances.

Il y avait des moments de repos le lundi, jour de relâche. Relâche, oui, mais ça n'empêchait pas l'entretien du matériel. Bien souvent on en profitait pour faire ce qui n'avait pas été fait le restant de la semaine. Tu avais deux ou trois personnes comme papa qui étaient mises à contribution. Ça faisait partie de la famille, tu étais là pour travailler. Tu avais aussi le patron, lui, il ne pouvait pas s'arrêter. Dès qu'il était une heure sans rien faire, il se demandait s'il n'était pas malade !

AUX PARENTS

La création de ce livret n'a pour but que de FACILITER L'ENSEIGNEMENT : nous vous demandons de n'y voir aucune réclame syndicale, notre seul but est : L'INSTRUCTION DES PETITS FORAINS.

Nous demandons aux parents de bien comprendre leurs devoirs vis-à-vis de leurs enfants et de les envoyer le plus souvent possible à l'école, car l'instruction est parfois le seul bien qu'ils peuvent leur laisser en héritage.

En fin d'année scolaire, nous nous engageons à faire examiner les livrets des enfants par des personnes compétentes et à procéder à une distribution de récompenses, selon le mérite de chaque élève.

A cet effet, nous prions les parents de nous retourner le présent livret, dès l'expiration de l'année scolaire.

Ce livret sert de preuve de scolarité pour la Sécurité Sociale, assurances sociales et allocations familiales, s'il est bien signé, daté et timbré par les divers directeurs et directrices, mais ne remplace pas les certificats d'assiduité.

Le Président :
PAOLI.

Le Vice-président :
TERME Adrien.

L'Administrateur général :
P. PERES.

LIVRET D'ÉCOLIER

Nom de Famille : Berthier

Prénoms : Gerard Maurice

Date de naissance : 3-11-49-

Lieu de naissance : Darney Vosges

Vacciné à _____ *le* _____

Livret remis le 1 AOUT 1960

A Mesdames et Messieurs les Directrices, Directeurs, Institutrices, Instituteurs des Ecoles où sont confiés, des Enfants forains.

Notre vie itinérante nous forçant à de continuels déplacements, nous vous prions de vouloir bien accorder tous vos soins et votre bienveillance aux enfants forains qui vous sont confiés.

Nous mettons, sachant qu'il en est digne, toute notre confiance dans le personnel enseignant, lui demandant de s'intéresser à nos enfants et d'essayer, dans la mesure du possible, de diffuser l'instruction dans notre corporation si digne d'intérêt.

Nous avons créé ce livret pour que dans les différentes écoles, vous vouliez bien y porter les notes et le degré d'instruction des enfants, de façon que ces derniers aient de plus en plus des études suivies et coordonnées.

D'avance, nous vous disons : « Merci pour nos enfants ».

Ce carnet devra être retourné au Bureau du Syndicat à la fin de l'année scolaire.

Les journaux forains feront connaître les enfants les plus méritants.

Les parents sont priés de tenir le Bureau au courant de leur adresse.

Ville de Vesoul. (Haute Saône).

MOIS DE Mars — Ecole de garçons du Palais

Date de la fréquentation.	2 mars 1962 au 11 avril 1962.
Classe fréquentée. Degré. Année d'étude. Cours, etc.	classe de Fin d'Etudes 1re année
Exactitude.	Bonne. aucune absence
Application en classe.	Bien au début. tendance à la dissipation vers la fin
Devoirs et Leçons à domicile.	assez bien.
Progrès.	—
Conduite.	—
Observations générales.	Malgré les changements de classe, le travail est assez soigné.
Branches laissant à désirer.	orthographe et calcul.

Notes des compositions mensuelles

MATIÈRE DE L'ENSEIGNEMENT	1re semaine	2e semaine	3e semaine	4e semaine
Morale, Enseignem^t civique				
Lecture expliquée	7	7	7	7
Récitation		7		
Ecriture		4		
Dessin		6		
Orthographe		3		
~~Grammaire~~ Questions		6½		
Composition Française		6½		
Calcul et Système métrique		3		
Arithmétique, Comptabilité				
~~Géométrie~~ Leçons	8		8	0
Histoire	3	8.		
Géographie				
Sciences physiques et natur.		8		

Classement : 3ème sur 9 élèves

A Vesoul le 11 avril 1962.

Le directeur,

ECOLE PRIMAIRE VESOUL PALAIS

Prière au Directeur de vouloir bien apposer le cachet de l'Ecole.

C'était la belle-fille du patron qui tenait la caisse. Dans le milieu de sa caravane habitation, tu avais un escalier et une baie vitrée qui servait de guichet. Le guichet donnait dans sa salle à manger. Tu avais des heures d'ouverture. Ce n'était pas toute la journée. Elle faisait la location, elle faisait la caisse et le soir c'était encore elle ou sa belle-mère qui tenait le guichet. Ça restait dans la proche parenté du patron y compris pour la comptabilité. C'était elle qui s'occupait également des salaires. Les employés et les artistes étaient payés à la semaine. Je ne sais pas quel arrangement il pouvait y avoir mais le travail d'artiste de ma mère était inclus dans le salaire de papa. Il n'y avait que lui qui était déclaré comme employé mais ma mère avait une couverture sociale.

Moi, j'avais 2 F par représentation quand j'intervenais en tant qu'acteur ou figurant, avec ou sans dialogue. Des fois j'arrivais à me faire 20 F par mois. Mes 2 F, c'était mon tarif syndical ! Alors je faisais mon compte et, à la fin du mois, j'allais réclamer ma paye. Ça, c'était mon petit cérémoniel... Je disais qu'on pouvait tenir cinq ou six semaines avec, chaque jour un spectacle différent — sauf pour la journée de relâche. Il arrivait même que le spectacle soit différent le dimanche après-midi et le soir mais, dans la majorité des cas, c'était le même. Ils devaient sentir la clientèle et savoir si c'était les mêmes qui venaient ou pas parce qu'on avait des gens qui venaient tous les jours !

A cette époque-là, tu n'avais pas de télé alors, pour une fois qu'il y avait quelque chose qui se passait dans le coin, t'avais des gens qui étaient là tous les soirs. Il n'y avait pas d'abonnement mais des habitués qui avaient leur place.

On ne repassait pas tous les ans. Les tournées devaient se répéter environ tous les dix ans. Mais, même en dix ans, mises à part deux ou trois pièces nouvelles qui remplaçaient celles qui ne faisaient plus recette, le répertoire n'était pas changé.

Pour une pièce nouvelle, chaque acteur recevait "la brochure", le texte de la pièce, à charge pour lui de se prendre un cahier et d'y noter, pour son rôle, la fin de la réplique du partenaire et son dialogue. Ça pouvait représenter parfois un cahier complet selon l'importance du rôle. Chaque acteur devait apprendre son rôle par cœur. Une fois cet apprentissage dégrossi, c'était la répétition.

THÉATRE LAMARCHE-BERTHIER-D'HONT

Troupe de 1er Ordre · 18 Artistes | Etablissement Moderne Eclairage Electrique | R. C. Chinon - 4066

Bureau : 20 h. 30 — CE SOIR — Rideau : 21 heures

par traité spécial

L'Atlantide

Pièce en 10 tableaux d'après le célèbre Roman de Pierre BENOIT

10 décors spéciaux

Jeux lumineux

ANTINÉA — THÉATRE BERTHIER-RIGA — "L'ATLANTIDE" d'après le ROMAN de Pierre BENOIT — Pièce en 10 Tableaux

Costumes de la Maison CHANTEPIE Costumier 60, Rue de Bondy PARIS (Xe)

Distribution des Tableaux

Premier Tableau
Un poste français au Tanezrouft - Décor maison arabe
Deuxième Tableau
Une grotte dans le Hoggar - Les Touaregs
Troisième Tableau
La Bibliothèque - Le Mesge
Quatrième Tableau
La salle de marbre rouge - Les chevaliers d'Orichalque
Cinquième Tableau
L'Apparition - Décors somptueux

Sixième Tableau
ANTINÉA
Septième Tableau
Le marteau d'argent - L'Assassinat de Morhange
Huitième Tableau
Le départ dans la nuit - Effet de lune
Neuvième Tableau
Perdus dans le Désert - Le mirage de Gao
Grands Décors avec Jeux Lumineux
Dixième Tableau (EPILOGUE)
Sur la pente fatale - L'Apparition : ANTINÉA

AVIS. — Malgré les grands frais occasionnés pour l'interprétation de cette belle pièce le prix des places ne sera pas augmenté. Il sera prudent de retenir vos places à l'avance.

C'est une pièce à grande mise en scène. - VENEZ VOIR ET JUGER

LOCATION DE 10 HEURES A 18 HEURES

Programme prêté par "Les Amis du Théâtre Démontable"

Je ne sais plus la fréquence des répétitions. Elles avaient lieu l'après-midi et je me rappelle que pour les annoncer, il y avait quelqu'un qui passait avec une cloche autour des caravanes.

Tout le monde se retrouvait sur la scène. Le problème de la mise en scène n'avait pas la même importance pour le public que maintenant. Ça restait dans le cadre familial. C'était fait par le patron ou son fils.

Aujourd'hui, il faut que la mise en scène soit enlevée et elle a autant d'importance que le dialogue ou même que l'intérêt de la pièce. A cette époque-là, elle n'avait pas tant d'importance. Les gens n'avaient pas l'habitude de voir des spectacles. T'irais voir une pièce telle qu'elle était présentée à l'époque, tu trouverais ça un peu creux, un peu plat.

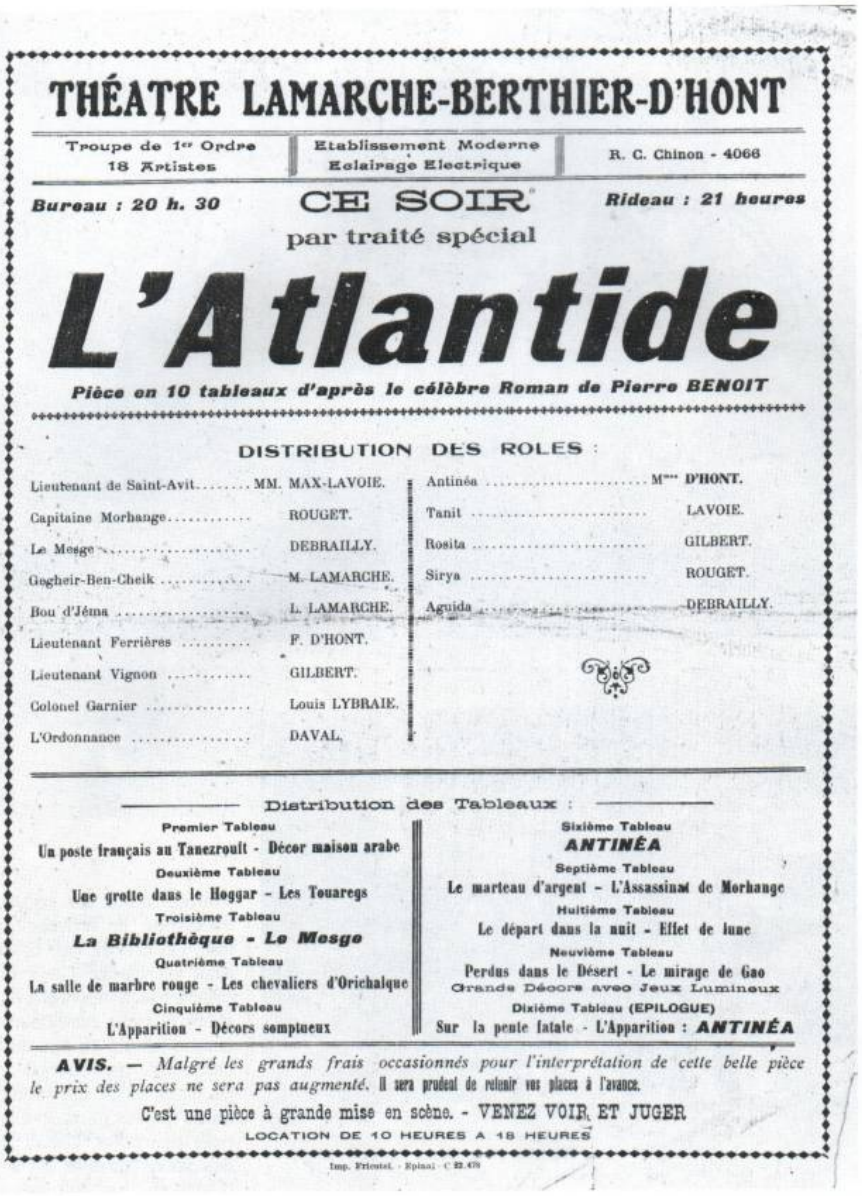
Moi, j'ai vu créer des pièces contemporaines qui nécessitaient pas de costumes. Chacun avait son complet veston ou sa robe. Par contre, pour les autres, ce que je sais, c'est que ma grand-mère était costumière seulement son travail se limitait à changer les boutons, à reprendre une couture, parce que tous les costumes étaient des costumes d'époque.

En ce qui concerne les décors, alors là, c'est un peintre de Paris qui venait. Il s'appelait monsieur Beucher, tout le monde l'appelait "Beubeuche". Il avait une technique pour peindre qui était formidable.

Il venait une fois tous les deux, trois ou cinq ans, je ne sais plus. Moi, je l'ai peut-être vu deux ou trois fois. Quand il venait faire des décors nouveaux ou en retaper certains qui commençaient à se faire un peu vieillot, ça pouvait faire entre deux jours et une semaine sans représentation.

Quand il peignait ces fameuses toiles, il les étalait sur toute la scène. Il les enduisait avec un genre de colle à papier. Il faisait son tracé avec une sorte de fusain. Ce qu'il y avait de formidable, si tu veux, c'est qu'il faisait ça sur une toile qui faisait dans les 40 ou 60 m² et qu'il marchait dessus puisque c'était à plat.

Il avait des boîtes de conserve avec des poudres de toutes les couleurs possibles et imaginables et il faisait ses mélanges.



THÉATRE LAMARCHE-BERTHIER-D'HONT

Troupe de 1er Ordre 18 Artistes | Etablissement Moderne Eclairage Electrique | R. C. Chinon - 4066

Bureau : 20 h. 30 — CE SOIR — Rideau : 21 heures

par traité spécial

L'Atlantide

Pièce en 10 tableaux d'après le célèbre Roman de Pierre BENOIT

DISTRIBUTION DES ROLES :

Lieutenant de Saint-Avit	MM. MAX-LAVOIE.	Antinéa	Mme D'HONT.
Capitaine Morhange	ROUGET.	Tanit	LAVOIE.
Le Mesge	DEBRAILLY.	Rosita	GILBERT.
Gegheir-Ben-Cheik	M. LAMARCHE.	Sirya	ROUGET.
Bou d'Jéma	L. LAMARCHE.	Aguida	DEBRAILLY.
Lieutenant Ferrières	F. D'HONT.		
Lieutenant Vignon	GILBERT.		
Colonel Garnier	Louis LYBRAIE.		
L'Ordonnance	DAVAL.		

Distribution des Tableaux :

Premier Tableau
Un poste français au Tanezroult - Décor maison arabe

Deuxième Tableau
Une grotte dans le Hoggar - Les Touaregs

Troisième Tableau
La Bibliothèque - Le Mesge

Quatrième Tableau
La salle de marbre rouge - Les chevaliers d'Orichalque

Cinquième Tableau
L'Apparition - Décors somptueux

Sixième Tableau
ANTINÉA

Septième Tableau
Le marteau d'argent - L'Assassinat de Morhange

Huitième Tableau
Le départ dans la nuit - Effet de lune

Neuvième Tableau
Perdus dans le Désert - Le mirage de Gao
Grands Décors avec Jeux Lumineux

Dixième Tableau (EPILOGUE)
Sur la pente fatale - L'Apparition : ANTINÉA

AVIS. — *Malgré les grands frais occasionnés pour l'interprétation de cette belle pièce le prix des places ne sera pas augmenté.* Il sera prudent de retenir vos places à l'avance.

C'est une pièce à grande mise en scène. - VENEZ VOIR ET JUGER

LOCATION DE 10 HEURES A 18 HEURES

Imp. Frieutel. - Epinal - C 22.470

Programme prêté par "Les Amis du Théâtre Démontable"

Une fois qu'il avait fini son esquisse, il se mettait à peindre. Il avait des grandes brosses avec des manches de 2 ou 3 mètres, un peu comme de grands balais à radiateur. Il mettait un peu de peinture là, un peu de peinture là... Il y a une paire d'année, j'ai appris qu'il s'était pendu. Il n'avait plus de truc à faire et il est tombé malade...

Dans le théâtre t'avais le patron, son fils, ma tata et sa sœur, après il y avait une mise à niveau qui était faite. Les artistes n'étaient pas considérés à part. Ils avaient leur statut. Enfin quand je dis statut, j'utilise un mot à la mode. Il y avait une entente, c'était comme ça et c'est tout.

Pour la distribution c'était en fonction de la gueule de l'emploi. T'avais le jeune premier, t'avais celui qu'on appelait le troisième rôle, le faux-jeton, t'avais les comiques et t'avais les cocottes. Justement la cocotte, c'était une artiste. Elle ne faisait pas que ça mais elle n'était pas trop mal foutue, elle avait une bonne gueule et ça ne lui faisait rien de montrer le haut de ses cuisses. Mais ça s'arrêtait là hein ! On ne montrait pas grand chose. Tout juste ce qu'on voit aujourd'hui avec une mini-jupe !

J'ai connu ma mère dans des rôles de jeunes premières et de jeunes mariées. Papa faisait un peu de tout. Le fils du patron avait surtout les troisièmes rôles. C'était un peu son caractère aussi... Le patron lui aussi faisait un peu tout mais, surtout les comiques et sa sœur, la tata avait des rôles de belle-mère.

Les figurations se faisaient en fonction du moment. Un acteur pouvait devenir figurant dans l'acte suivant ou la pièce suivante par exemple.

Dans les pièces à grand spectacle on faisait même appel à la population du lieu. "MICHEL STROGOFF" était une de ces pièces à part. Il y avait même besoin de musique sur scène alors, ils faisaient appel à la fanfare du coin.

A cette époque, dans tous les villages il y avait au moins une clique avec trois ou quatre gars qui jouaient de la trompette et du tambour. Ils faisaient venir ces gens-là — je ne sais pas s'ils les payaient — et ils les habillaient. Il y avait des costumes de prévus pour eux. C'est le patron qui s'en occupait car il jouait également du clairon et du tambour. Alors, non seulement ils les utilisaient en tant que clique sur la scène mais après on leur disait "Vous êtes-là, vous restez et on change de costume" comme ça il faisait toute la figuration ! Moi, c'est des trucs qui ne me choquaient pas mais tu devais les voir sur scène avec les bras ballants parce qu'ils ne devaient pas trop savoir quoi faire... Mais, ils étaient là. Ça faisait du monde et les gens, dans la salle, les reconnaissaient. C'était bon.

Autrement chacun faisait un peu tout. T'avais pas de premier ou de second rôle réguliers, de plus faire le troisième rôle, c'est pas toujours honorant vis-à-vis du public ! A la limite, le lendemain, tu te trimballais dans la ville et t'en avais un qui t'en cassait une ! Le public, c'est incroyable comme il prenait nos trucs à cœur. T'avais des gens dans la salle qui gueulaient "Salaud !" Il y en avait qui pleuraient. Ah ! je ne dis pas, hein ! De toute façon les gens pleurent aussi bien qu'ils rient...

En plus, toutes les scènes tristes étaient accompagnées par un fond musical. C'était une musique — toujours la même —assez douce et qui ne te donnait pas envie de rire. Je me rappelle, en dernier, dans LES DEUX GOSSES, je jouais un des gosses qui se fait poignarder à la fin. Tu étais en train de mourir sur scène et tu voyais tout le monde sortir le mouchoir. Les gens le vivaient vraiment !... Incroyable ! Et puis le patron avait cette petite subtilité de prendre le public à partie, de le faire participer. Les gens n'étaient plus là en tant que spectateurs mais ils se rendaient compte d'un seul coup qu'ils devenaient acteurs et ils se mettaient à siffler le troisième rôle qui se faisait insulter et traiter de salaud... C'est marrant...

Le théâtre tenait 600 places plus les strapontins, les trucs qui se déplient. A certains spectacles il fallait encore ajouter des chaises dans les allées. Le jour où tu faisais le plein, ça devait poser des sacrés problèmes au niveau de la sécurité pour le patron ! J'y pense aujourd'hui !

En cas d'incendie là-dedans, tout brûlait ! Tu penses, les issues de secours étaient dégagées mais, rien que du bois et du tissu... Tout brûlait !

Il y a eu des pépins, de petits incendies mais ils ont toujours eu lieu en dehors des spectacles.

Tu vois, je disais, au niveau de la scolarité, avec les enfants de

mon âge qui étaient au théâtre, on a tous eu une scolarité itinérante mais, normale. Personne ne manquait l'école. Il aurait pas fallu ! Tu prenais un coup de pied dans le cul par le tonton ou la tata ! Mais, s'il y avait un rôle de gosse, on ne te demandait pas ton avis. C'était toi et puis c'est tout ! Tu ne trouvais pas ça anormal. A la limite, tu aurais trouvé anormal qu'on prenne quelqu'un d'autre que toi pour le faire alors que tu étais en âge et que tu avais tout pour le faire. Ça te revenait. C'était ta place.

Tu faisais du théâtre comme t'apprenais à marcher. Ça se faisait comme ça... Bon, il y a une pièce dans laquelle je tenais un rôle. C'était plus que de la figuration, c'était un rôle. Et bien, je me rappelle, c'est ma fameuse tante, la tata, qui me l'a appris. Elle m'a appris le texte mais pas la diction. Du moment qu'on savait le texte, après, la nature fera le reste !

Les jeux de scène c'était : "Tiens, tu es là, après tu es là", et puis... c'est tout. On ne disait pas il faut que tu marches en mettant le pied de telle façon, la main de telle façon et tout ça...

On m'a même fait jouer des filles ! Alors...

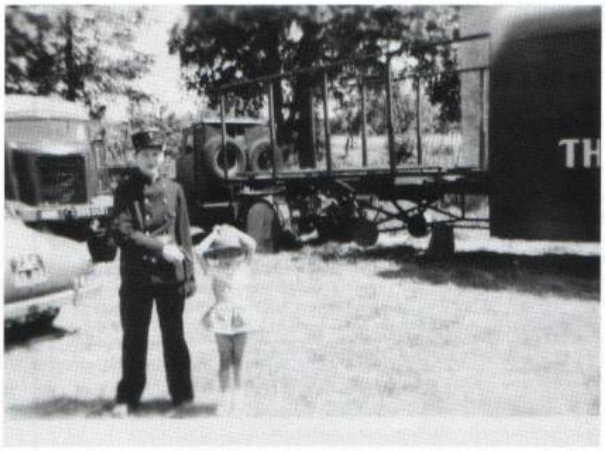
Il y a une pièce qui s'appelle LA POCHARDE. L'histoire, c'est une famile qui habite à côté d'un four. Il y a des fissures dans les murs et les gaz viennent dans la chambre. Le mari finit par en mourir et les effets des émanations font que les gens croient que sa femme chopinait. Elle se retrouve en prison parce qu'elle est accusée d'avoir tué son mari, de l'avoir empoisonné. Dans cette pièce-là, il y avait deux petites filles et moi, je jouais une de ces petites filles.

Ça ne me faisait rien de jouer les filles mais, le pire, c'était le retour à l'école, le lendemain. Il suffisait qu'il y en ait un qui t'ait vu et puis ça y était : "Oh la fille ! Oh la fille !" Et en plus, ma mère me faisait de grandes anglaises !!!

Chez nous, chacun se maquillait mais, c'était un maquillage exagéré, un maquillage de théâtre qui était forcé. C'était encore l'époque où l'on faisait des points rouges au coin des yeux et des traits accentués.

Il y a une activité dont on n'a pas parlé, c'est celle qui consiste à placer les gens.

Ils arrivaient, ils prenaient leur billet et, après, il y avait deux portes : l'une c'était les premières, l'autre les secondes et troisièmes. Ils arrivaient à l'entrée. On prenait leur billet et on allait les placer. Ceux qui plaçaient, c'était mon père, ma mère et une ou deux autres personnes. Quand j'ai été en âge de lire les chiffres et... de trouver les places, j'ai placé aussi. On aimait bien... parce que les gens donnaient un petit pourboire. C'était souvent des pièces blanches, les fameuses pièces à 1 et 2 centimes qui étaient légères, alors, dans le noir, tu te disais "Merde, elle est pas lourde celle-là !"



Ce qui arrivait parfois, c'était des erreurs de place. Après, c'était tout un poème ! Quand il n'y avait pas beaucoup de monde, "c'est pris ? Bon bein c'est tout, je vais les mettre ailleurs"... Mais, là où ça posait un problème c'est quand c'était plein !

Quand il y avait beaucoup de monde et que tu voyais l'affluence, tu allais taper à une caravane : "Tiens, viens m'aider, viens placer !" Bien souvent c'est moi qu'on envoyait chercher quelqu'un. J'avais le droit de placer parce que c'était de 8 heures à 8 heures et demie. Après, si je n'avais pas de rôle, j'allais au lit parce que, si non, je regardais la pièce et, comme je la connaissais, je m'endormais devant.

Ce qui était marrant c'est que mes parents, aussitôt les places terminées, il fallait qu'ils aillent jouer. Alors ils étaient déjà maquillés, sauf la fausse moustache...

Des fois on se retrouvait à six, voire huit personnes à placer car tu as des heures d'affluence. Si ça commence à huit heures et demie, par exemple, tu as des gens qui arrivent à 8 heures parce qu'ils ont peur d'être en retard. Après tu as le coup de bourre de 8 h 10 à 8 h 20. Ensuite ce sont les gens qui se dépêchent parce qu'ils savent qu'ils sont en retard.

Tu avais beaucoup de gens qui venaient à vélo. Le parc à vélos était sous les gradins. Tu avais suffisamment de hauteur du milieu des secondes jusqu'au poulailler et il y avait une petite porte qui permettait d'accéder en dessous alors, les vélos, pfft, on les enfournait là-dedans. Un petit morceau de carton sur le vélo, un autre à la personne et puis, ça y était !

Quelquefois il y avait une buvette mais c'était rare, très rare car, bien souvent il y avait un café à proximité. Et puis faire une buvette, c'est des soucis supplémentaires il faut mettre quelqu'un

et on pouvait avoir besoin de tout le monde sur scène...

A l'entr'acte on vendait esquimaux, chocolats glacés et caramels. En début de représentation on vendait le programme. C'était : "Demandez le programme de la soirée ! 20 francs le programme !" Tu vois, je me rappelle du prix, 20 centimes aujourd'hui. Le programme c'était une feuille pliée en deux. T'avais le titre de la pièce, la liste des rôles avec les acteurs et un petit résumé du thème. A l'arrière t'avais une espèce de logo et je ne sais plus quoi. Tu en avais de toutes les couleurs. Il y en avait des montagnes dans la "costumière".

La responsabilité de la caravane-costumière incombait au fils Lamarche. Il y avait des costumes qui étaient d'époque, des fusils à chien, des fusils à pierre, des sabres, des casques allemands, des casques à pointe. Tout ça, c'était d'époque, c'était des vrais ! Ah ! Quand on arrivait à s'enfiler dans la costumière et à jouer avec des costumes... Qu'est-ce qu'on se faisait engueuler !...

Dans le spectacle, t'avais les grands classiques : LA PORTEUSE DE PAIN, LES DEUX ORPHELINES, MICHEL STROGOFF, LE COURRIER DE LYON et tu avais les drames et les mélodrames. Tu avais les vaudevilles, un genre de comique, les histoires entre gendre et belle-mère. Tu avais les comédies, bien souvent des pièces militaires. Enfin les pièces à grand spectacle genre MICHEL STROGOFF.

Je crois que c'est un répertoire qui a dû suivre des générations. Tu as des pièces qui ont toujours été jouées et qui le seraient peut-être encore aujourd'hui.

Le choix devait être fait, je crois, en fonction du public et du lieu. Si les mélos et les drames ne marchaient pas, on devait mettre beaucoup plus de vaudevilles, de comédies et de comédies légères, genre NINI PATTE EN L'AIR. Le genre de titre qui accroche. Quand tu tournes dans un milieu populaire, en campagne, tu as des gens qui ont envie de rire. Ils n'ont pas envie de se faire chier devant un drame alors qu'en ville tu peux présenter un peu de tout.

Ce qu'il faut pour satisfaire le public, c'est d'abord le ressentir. C'est peut-être pour ça qu'au départ il y avait toujours la même pièce qui était jouée. Je ne sais vraiment pas pourquoi, ce n'était pas une pièce marrante mais un mélodrame. C'est vrai qu'il y avait quelques parties comiques. A partir de là, suivant comment les gens réagissaient, ça orientait pour les jours à venir.

C'est arrivé quelquefois où ils ont été obligés d'écourter leur séjour car ça ne marchait vraiment pas mais c'est arrivé plus souvent qu'ils soient obligés de prolonger. Ça arrivait aussi, involontairement, l'hiver. Avec les barrières de dégel, t'as pas le droit de rouler. Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? On ne va pas rester à rien faire ? Bon, bein on prolonge le spectacle d'une semaine. Il y avait toujours des pièces de réserve.

Un des derniers trucs dont je me rappelle, c'est à Pargny sur Saulx. Le curé nous a pratiquement obligés à partir. Il ne nous a pas obligés à partir directement mais il a tellement influencé les gens sur le type de spectacle, sur les pièces genre comédies légères... Tu étais tranquille, tu n'avais personne ! Je suis persuadé que cela a dû se produire moulte fois avant mais là c'était dans les derniers temps. Aussi surprenant que ça puisse paraître, "La tentation du Christ", ce n'est pas d'aujourd'hui !

Et puis, il y avait aussi, parfois, le préjugé.

Au départ, quand tu vois un convoi comme ça qui arrive, que les gens nous connaissent pas, ils se demandent si ce n'est pas des voleurs de poules qui débarquent. Après, l'apparence, la façon d'être habillé, d'être propre, le fait d'aller faire ses courses un peu chez tous les commerçants, la façon de vivre qui n'était pas très différente de la leur, le préjugé disparaissait très vite, il était vite ramené à zéro. Mais, si tu avais deux boulangers dans un village, il ne s'agissait pas que tout le monde aille chez le même, parce que l'autre aurait vite remonté sa clientèle contre nous !

Le coup des commerçants, c'est un truc qui me revient à l'esprit parce que c'est une réflexion que j'entendais souvent : "Ne va pas toujours chez le même boucher, le même boulanger parce que... Hein !

Notre vie n'était pas bien différente de la leur, mis à part qu'au lieu de vivre dans une maison, on vivait dans une caravane. Mais c'est énorme pour des sédentaires de voir arriver des gens sur des roulettes ! Sans aller chercher loin, encore aujourd'hui, le monde forain, tel qu'il est, reste un peu un monde à part. Il a même son langage à lui.

A la limite, quand le théâtre tombait en même temps qu'une fête foraine, ça ne nous plaisait pas. A cette époque-là, la fête c'était quelque chose d'important, les gens l'attendaient et l'argent qu'ils allaient dépenser sur la fête... ils ne pouvaient pas le dépenser en allant voir le théâtre !

Tu avais cet aspect-là et, je peux peut-être me tromper, mais on ne s'est jamais assimilé aux forains avec manèges ou tirs. C'était deux mondes différents et nous on n'avait pas le parler forain.

C'est pour ça que je disais que mis à part qu'on était dans une caravane on vivait comme les sédentaires, on s'habillait comme eux, on mangeait comme eux, on parlait comme eux...

Au bout de quelques jours, tu as des contacts avec les proches voisins, les spectateurs, les habitués. Il suffit que tu dises deux mots à quelqu'un pourqu'il te dise le troisième. Ça y est, c'est parti ! le lendemain, c'est un fermier qui te ramène des œufs... On a même vu des spectateurs d'un pays débarquer dans une autre ville parce qu'ils avaient envie de venir nous revoir.

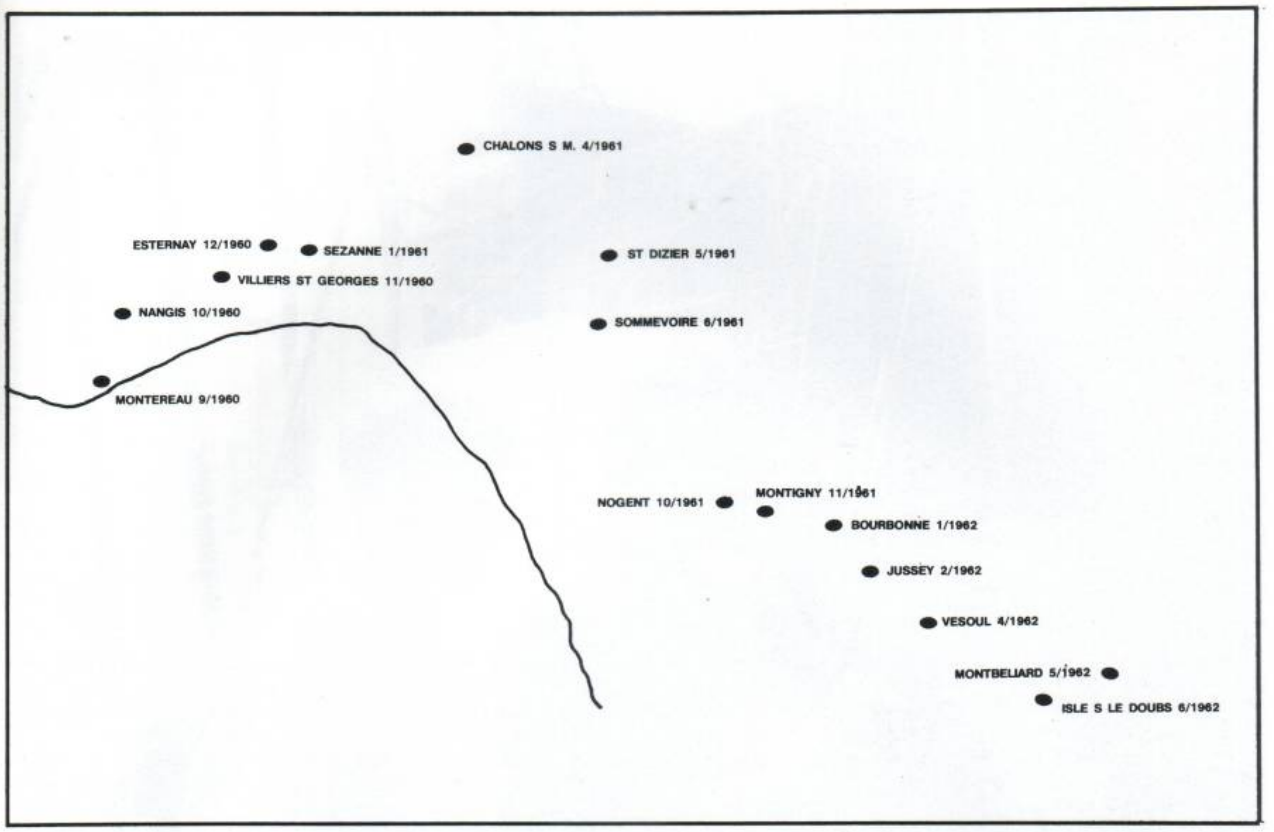
C'est vrai que nous on était obligé de vivre 365 jours par an dans une caravane. C'était relativement peu spacieux par rapport à une maison, et on avait des astuces, des techniques d'aménagement.

Déjà il fallait un minimum de meubles pour un maximum de rangement. On n'amène pas une armoire dans une caravane ! Il y avait des placards qui faisaient partie de la caravane. Ils n'étaient pas larges et utilisaient toute la hauteur, même la partie arrondie. En bas tu avais une grande porte et en haut une petite. Ce qui fait que même dans la partie arrondie tu arrivais à empiler des choses en mettant les plus larges en bas et les plus petites au-dessus.

Pour dormir, il vaut mieux avoir un plumard. Si tu prends l'axe de la caravane, le lit était toujours au fond. Dans celle de mes parents il y avait une séparation entre la chambre et la partie où l'on vit, où l'on mange. Elle se trouvait du côté de l'attelage.

Les attaches, ce qu'on appelle les V d'attelage — comme sur les chariots agricoles — étaient démontables. Il suffisait de retirer deux goupilles et tu mettais ça en-dessous. En plus, en-dessous, les caravanes étaient équipées d'un grand coffre entre les roues. Dans ce coffre-là on rangeait tout ce qui se trouvait à l'extérieur en temps normal. Il n'était pas question de remonter le seau à charbon dans la maison, ni même la réserve de charbon ! c'était un peu le fourre-tout, c'était un peu la cave. Les patates, la bouffe, on foutait tout ça là-dedans. C'était pas les objets précieux qui étaient là !

On avait des petites tables et, bien souvent, pas de chaises mais des tabourets. Ça prenait beaucoup moins de place. Par contre, je me rappelle avoir vu chez nous une grande cuisinière



à bois — il n'y avait pas le gaz — sur laquelle on faisait à manger.

Ce qui posait beaucoup de problèmes, c'est les toilettes. Il n'était pas question de mettre une douche — il n'y avait que les caravanes de haut standing qui en étaient équipées — et encore. Alors, c'était la cuvette. On se lavait dans la cuvette et quand on avait fini, on ouvrait la porte et pfuitt ! Ça partait...

En principe toutes les places étaient équipées avec des points d'eau. Sinon t'avais au moins une école ou une mairie avec l'eau, alors on mettait un tuyau près d'un robinet. On avait des brocs, des seaux et on allait chercher l'eau. Quand c'était trop loin, on avait une petite remorque qui était à la disposition de tout le monde pour aller à l'eau ou transporter la lessive, les bacs à linge, etc...

Il y avait une machine à laver qui appartenait au fils Lamarche mais qui était devenue collective et que tout le monde utilisaît. C'était une machine avec des bras qui tournaient et au-dessus tu avais deux tambours avec une manivelle. C'était le summum, ça ! moi je tournais la manivelle quand maman faisait la lessive. Evidemment c'était dehors. Il n'était pas question de mettre ça dans une caravane. S'il pleuvait, tu tendais une bâche entre deux caravanes. En hiver, on faisait la lessive à la main avec un grand baquet et une planche car il n'y avait pas de lavoir partout. La lessive bouillait sur la cuisinière dans un grand baquet avec un champignon au milieu, comme les stérilisateurs de maintenant. Ça sentait bon !

L'autre problème, c'était celui des W.C. Dans la journée, tu avais bien souvent des W.C. collectifs sur la place ou à l'école, quand tu avais le droit d'y aller. Sinon, c'était le seau hygiénique dans la caravane.

Evidemment, le seau, il fallait le vider. Soit dans les W.C. publics, quand il y en avait, soit ailleurs. Bien souvent il y avait une rivière à côté de la place, alors, ça finissait dans la rivière ou bien tu allais mettre ça dans le jardin d'un voisin : ça faisait de bons légumes... Bref, le matin, tout le monde partait avec son seau hygiénique à la main, on y était habitué, on n'y faisait pas attention...

Toute les caravanes avaient l'électricité. Quand on arrivait, E.D.F. installait un compteur, un grand tableau d'où partaient les câbles qui allaient d'une caravane à l'autre. C'était tout de même plutôt déconseillé d'avoir des appareils électro-ménagers à grande consommation, genre gaufrier par exemple. A l'époque il n'y en avait pas tellement !

Pour les caravanes, tu avais un truc qui était qualibré et c'était assez limité en puissance. Mais ça devait plutôt faire partie de l'esprit d'économie. Pour le patron, pour sa sœur — surtout sa sœur, un sou, c'était un sou ! Et ça n'était pas retenu en cote-part sur l'un ou l'autre, c'était le théâtre qui payait.

E.D.F. venait couper le courant le lundi matin, après la dernière représentation du dimanche soir et, quand tu te réinstallais tu n'avais le courant que le mercredi, voire même le jeudi. Entre temps tu revenais à la bougie ou à la lampe à pétrole. Bof ! Tu t'y habitues...

Tout cela, ça s'est terminé en 1967.

Mes parents m'avaient mis au collège. Je m'y étais habitués assez facilement car j'avais eu la chance de tomber dans le vieux collège de Vitry le François avec des baraquements en plein air et une certaine forme de liberté. J'étais en internat et, pendant deux ans je n'ai plus vécu dans le milieu. En week-end, j'allais chez ma grand-mère à Maurupt le Montois et je ne retrouvais mes parents qu'à la Toussaint, à Noël et aux grandes vacances scolaires. Si ça avait été un collège-immeuble, je ne l'aurais pas supporté. Là, je l'ai quand même assez mal supporté mais il fallait bien se résigner... Il n'était pas question de ne pas y rester parce que, dis donc, les volées de bois vert que j'aurais pris !

J'étais en fin de deuxième année quand il y a eu la catastrophe...

Depuis un moment, il n'y avait plus d'investissements,l'important était de sauvegarder le matériel en activité. La fréquentation se faisait de plus en plus rare. Ils ne devaient plus subvenir à tous les frais... Ils ont décidé d'arrêter. C'est tout...

La fin, moi, je ne l'ai pas vue...

Cette façon de vivre avait quand même quelque chose d'extraordinaire. Avec le recul, je me dis que j'ai eu de la chance. La chance d'avoir vécu ce que j'ai vécu, dans les conditions où je l'ai vécu. J'ai toujours bien mangé, j'ai toujours été bien habillé, j'ai toujours eu chaud — j'ai même foutu le feu chez moi ! Je n'ai jamais été malheureux.

Par rapport à mes gamins qui, eux, sont contents lorsqu'ils voient un film à la télé, oui, j'ai eu beaucoup de chance de vivre ce que j'ai vécu...

Henri Pierre
un Vosgien en tournée

En 1932, voyez-vous, j'avais 16 ans quand je suis parti avec le théâtre Lamarche - Berthier - D'Hont. C'est là que j'ai appris qu'il y avait trois théâtres qui fonctionnaient ensemble : *Berthier-Riga, Lamarche-Berthier-Dhont* et *Berthier-Taburet.*

Dans le théâtre Berthier-Riga, c'était Monsieur César Berthier qui était le grand patron. C'était le monsieur posé, calme, capable, intelligent et assez instruit. Il commandait à ses frères et sœurs. Ceux-ci étaient issus de deux lits car Mme Berthier, la maman de César, avait été veuve et s'était remariée avec un monsieur Lamarche. Les étrangers, comme moi, avaient, bien sûr, des contacts avec la famille et puis, tout de même, j'entendais et je voyais. Ainsi j'avais connaissance des liens familiaux. Du premier lit, il y avait César Berthier, un frère dont j'ai oublié le prénom et deux sœurs dont une s'est mariée avec un monsieur Riga et l'autre avec un monsieur Taburet. Du second lit il y avait Marcel Lamarche et Lucien, une demoiselle Hélène Lamarche et un autre frère que je n'ai pas connu. Par contre j'ai connu sa fille qui avait mon âge.

Dans le théâtre Lamarche-Berthier-D'Hont, c'était Marcel qui commandait. C'était un travailleur, comédien de premier ordre, très intelligent mais pas du tout instruit

L'année où je suis arrivé, en 1932, Lucien Lamarche a connu un terrible accident. Sa femme, Aline Lamarche, a été tuée par un véhicule de la caravane sur la route de Fays-Billot, en Haute-Marne. Je n'ai pas connu cette dame car elle a été tuée un 2 juillet et je ne suis arrivé qu'au mois de septembre. Plus tard il a épousé une fille de Remiremont, mon pays, dans les Vosges : une demoiselle Demesy qui était sage-femme, et il est parti. Par conséquence, il ne restait plus au théâtre Lamarche - Berthier-D'Hont que Marcel Lamarche et sa sœur Hélène mariée avec un monsieur D'Hont.

De ce couple est né un garçon, Maurice D'Hont qui est aujourd'hui antiquaire à Chatenoy. Du couple Marcel Lamarche et d'une dame que j'appelais tante Marie, sont nés deux garçons, Roger et André. Roger s'est marié avec une connaissance de la famille et a quitté le théâtre pour tenir un commerce à Compiègne.

En ce qui concerne le troisième théâtre, c'est plus nébuleux parce que je ne connaissais que la demoiselle Berthier qui avait épousé ce monsieur Taburet ; ils ont eu un fils et une fille. Le fils s'appelait François. A un moment donné il s'est "attrapé" avec sa mère et est venu nous rejoindre au théâtre Lamarche-Berthier-D'Hont.

Je vais vous dire mon premier itinéraire, moi qui n'étais jamais sorti des Vosges, sauf une fois, pour aller jouer au football à Audun le Tiche dans la Moselle. A l'époque, j'avais 15 ans, je jouais en division d'honneur à Remiremont. Tiens ! Vous avez peut-être entendu parler de Da Rui, gardien de but de l'équipe de France. Il jouait à Aundin le Tiche et je lui ai marqué un but ! On avait 15 ans tous les deux puisqu'il est de 16, comme moi et il m'a traité de salaud après le match !

Oui, alors, voyez-vous, on rayonnait surtout dans l'Est. C'est à Remiremont que j'ai pris contact. Le premier pays qu'on a fait après c'était Senone, puis Rambervilliers, Taon-les-Vosges, Mirecourt, Neufchâteau, etc. Berthier-Riga avait lui l'exclusivité sur les gros pays. Il faisait Reims, Luneville, Nancy, Bar-le-Duc, Verdun. En 33 ou peut-être 35, on s'est installé aux Grandes-Chapelles.

Les points les plus bas que j'ai connus, moi, durant les 3 ans que je suis resté, sont Dôle et Dieppe. Ça faisait un sacré circuit. On allait dans la Marne, l'Aube, l'Aisne, l'Oise, à Mairy, Villenauxe, Esternay, Montmirail, Beauvais et en Seine-Maritime. Voyez-vous, de Dieppe à Dôle, on faisait du chemin, hein ! avec des tracteurs qui marchaient... Oh ! Quand on avait fait 10 km dans l'heure, on avait bien marché ! Oui. Mais, attention ! Il y avait 3 remorques de 7 m derrière chaque tracteur ! Voyez un petit peu ! On appelait ça un train. C'était un véritable train ! On nous laissait la route, hein ! Il n'y avait pas de circulation, quand même... Aujourd'hui ça serait impossible. D'ailleurs on n'aurait pas le droit... Quand il y avait des virages, on s'y reprenait en deux fois mais, les itinéraires étaient reconnus quand même. Attention, on s'est parfois trouvé dans des situations comiques. Par exemple, à Mirecourt, le marché était installé. Le garde-champêtre était là et levait les bras au ciel. J'ai dit *"Attention, je suis le premier train, il y en a trois derrière moi !"* Je conduisais le tracteur, j'avais pas le permis mais la dame qui était à côté de moi, c'était Mme D'Hont. Elle avait le permis poids lourds. C'était des gros "Latil" à quatre roues motrices directrices. C'est-à-dire que lorsque vous tourniez à droite, les roues arrières allaient à gauche pour faire tourner l'atelage. C'était quelque chose d'impressionnant. Alors, au marché, le garde-champêtre est passé en disant *'Dites ! Il faut démonter, il faut tirer vos tentes, il y a quatre trains de forains qui vont passer".* Personne n'a voulu. Alors le garde-champêtre est venu vers moi et il a dit *"Passez, on verra toujours bien !"* Bein, vous pensez, ce tracteur marchait lentement, centimètre par centimètre, vous savez. Quand ils ont vu ça, au bout de 50 m, tout le monde a retiré ses étalages et on a eu la route libre. Il n'y avait pas d'autre route. Vous savez, à cette époque-là, il y avait pas de déviations !

Vous savez, c'était pas pratique de tourner. Il y a plusieurs pompes à essence qui doivent s'en souvenir ! Moi, je sais que j'en ai eu une ! Sans le faire exprès, bien entendu. Dans ce cas-là, on donnait la carte du théâtre, dessus il y avait l'assurance avec le numéro. Les gens se débrouillaient avec ça et ça s'arrangeait. Oh ! Il y avait bien sûr, de temps en temps, des coups de gueule mais, tout se passait bien.

Grand Théâtre Lamarche, Berthier & D'Hont

R. C. Chinon 4000

BUREAU : 20 H. 30 | **CE SOIR** | RIDEAU : 21 HEURES

3 heures de fou-rire

AVEC

LE TRAIN DE 8 H. 47

5 actes gais, tiré du célèbre roman de Georges COURTELINE

PAR LÉO MARCHÈS

1er Acte	*2e Acte*	*3e Acte*
La Chambrée du Brigadier La Guillaumette "Au Chose" n'est pas content	**LE TRAIN DE 8 H. 47** (Décor spécial, grandeur nature)	Sous l'Averse (Chute d'eau véritable)

4e Acte	*5e Acte*
CHEZ LES GERÇES Les Missionnaires s'amusent	LA DISCIPLINE FAISANT LA FORCE PRINCIPALE DES ARMÉES !!

La Direction n'a jamais hésité à monter les pièces vraiment dignes de votre appréciation. Voilà pourquoi elle vous présente aujourd'hui : **LE TRAIN DE 8 h. 47**, de Courteline. Tout le monde a vu jouer ou tourner au cinéma ce succès. Mais, comme toujours, cette pièce a été montée irréprochablement, avec tous les décors spéciaux et ses machinations.

Au premier tableau : *La Chambrée du Brigadier La Guillaumette*. Ce décor est représenté d'après nature.

Au deuxième tableau : *En gare de Bar-le-Duc*, **LE TRAIN DE 8 h. 47**. Le décor représente la salle d'attente Par la vitrine, on aperçoit les wagons de ce train. Après la descente de nos deux lascars, nous voyons le train s'ébranler et disparaître. **Le train est grandeur naturelle** et les jeux de lumières sont des plus intéressants.

Au troisième acte, acte sensationnel : *Dans les rues de Bar-le-Duc, un soir d'orage*. Ce décor surprendra les spectateurs car nous assisterons à un orage des mieux imités avec la pluie tombant à verse en pleine scène. **Eau naturelle**. Cette pluie est alimentée par un bac de 500 litres d'eau qui inonde nos deux missionnaires et cela pendant 20 minutes.

Quatrième acte : *Chez les Gerces au* 119. Cet acte est le fou rire.

Au cinquième acte : *au Quartier, au mar de pansage*. Acte très amusant Nous allons voir ce que va leur rapporter leur équipée. La Guillaumette perdra ses galons de brigadier et son inséparable Croquebol aura 60 jours de prison. Mais si nos lascards sont punis, ils auront la grande joie de vous avoir fait rire à gorge déployée et cela pendant 3 heures.

LA DIRECTION.

Les rôles de **La Guillaumette** et **Croquebol** seront tenus par MM. Lamarche et Sabrié.
L'action se passe en 1910. Pièces jouées avec costumes de l'époque.

Prix ordinaire des places

Programme prêté par "Les Amis du Théâtre Démontable"

Moi qui n'étais jamais sorti des Vosges, vous vous rendez-compte ? C'était fabuleux ! Quand j'ai touché la Meurthe et Moselle, la Marne, la Haute-Marne, l'Aube, l'Oise et... que j'ai vu la mer pour la première fois !

Tous les copains, mon vieux, quand je leur ai dit que j'avais vu la mer ! Alors là ! Ah, ah, ah ! C'était une attraction. On venait voir si j'avais pas changé !

Je vous ai parlé des familles. Oui, ça y est : celui dont je n'ai pas pu vous donner le prénom, c'était Robert Berthier. Je me rappelle même le prénom de sa mère : elle s'appelait Blanche. Alors, ce Robert Berthier était le fils du frère de César et c'était le frère de ce fameux Jojo qui, lui, n'apparaissait nulle part. Lucien Berthier, le fils de César, est venu me rejoindre, en 36, dans l'escadron où j'étais. Il a été affecté à la même compagnie et dans le peloton que je commandais. Si bien que toutes ses classes, c'est moi qui les lui ai faites.

Quand je dis de 1932 à 1935, ça c'est les années où j'étais au théâtre à cent pour cent, 24 heures sur 24, sept jours sur sept et quelquefois même plus, parce qu'on faisait les matinées. Pas question d'avoir une heure de vacances : ça n'existait pas. Ça existait d'ailleurs tellement peu que, depuis l'âge où je travaille, c'est-à-dire 12 ans et 3 mois, tout le monde reconnaît m'avoir employé jusqu'à l'âge de 19 ans où je suis parti au régiment mais, jamais aucune somme d'argent n'a été versée pour ce qui concerne ma retraite. J'ai perdu 7 ans mais, à cette époque-là, personne n'y faisait attention : c'était pas obligatoire.

A l'époque, il y avait quatorze personnes dans le théâtre dont deux couples étrangers à la famille et moi. Il y avait M. et Mme Gueulin et M. et Mme Darvis. Les "étrangers", quand il s'agissait du montage et du démontage du théâtre travaillaient comme tout le monde. Mais, le plus grand travailleur, là-dedans, c'était le patron. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, ce Monsieur était à plat ventre pour regarder les niveaux. C'était lui le premier et le dernier au travail. Mais, quand le patron s'en allait, c'est à moi qu'il laissait la responsabilité. Il avait entièrement confiance. Au point de vue travail, il y a deux hommes dans ma vie qui ont compté : le papa d'un de mes camarades de Remiremont et Marcel Lamarche.

Au démontage il fallait une nuit et, au montage, un jour plein, commencé à l'aube et fini le soir. C'était important, hein, puisque nous avions quatre trains, par conséquent quatre tracteurs et quatre fois trois caravanes. Toutes ne contenaient pas du matériel. Il y avait les caravanes-habitation et, mettons cinq voitures pour ce matériel.

Ce n'était pas un chapiteau. C'était en bois. On faisait une semelle qui était en bois et où il fallait mettre des cales d'un côté et de l'autre. Là-dessus se montaient des panneaux qui faisaient deux mètres cinquante à trois mètres et qui étaient reliés au faitage. Il y avait une poutre centrale, voyez-vous, et alors, plein de fermes, une tous les trois mètres, à peu près, avec des entretoises. A l'intérieur il y avait des tentures et un plafond. Là, dans le plafond, il n'y avait que les petits comme moi qui pouvaient y aller...

A l'intérieur, moi, je prenais la scène, le frère de Marcel avait les gradins et François Sabriet s'occupait du milieu et de l'entrée.

Avec "Tante Marie" et "Tante Hélène" je disais "vous" et elles aussi. J'avais 16 ans, ils auraient pu me dire "tu" mais, le "vous" était respecté avec les "étrangers".

Chez "Berthier-Riga", c'était pareil. César était le premier et le dernier au travail mais, plus calme que Marcel. C'était le Monsieur, dans toute l'acception du mot.

Quand j'ai passé mon permis en 1935 puisqu'il fallait avoir 18 ans, je l'ai passé à Sézannes. Nous étions dans un pays, à 40 ou 50 km de là et Marcel Lamarche m'a amené à Sézanne où son frère était en train de monter. César m'a prêté un tracteur à ma taille parce que, à l'époque, les sièges ne se démontaient pas, c'était pas comme maintenant où on lève une manivelle ou qu'on appuie sur un bouton. J'ai pris le camion et, pour qu'il soit chaud, je poussais les caravanes pour les ranger. Il y avait un mur qui faisait au moins 6 ou 7 mètres de haut et, au-dessus, il y avait une esplanade. C'était là qu'on passait les permis de conduire. On voyait le monde qu'il y avait autour de l'ingénieur des mines. Il m'avait dit d'attendre mon tour et, à un moment donné, il m'a fait signe. Je suis monté et il m'a dit *"Ça fait 3/4 d'heures que je vous vois manœuvrer. Tenez, voilà*

votre permis. Je pense que vous connaissez votre code de la route ?" J'ai dit *"Oh, bein, oui Monsieur l'Inspecteur !"* En fait je n'en connaissais pas un brin ! je ne savais même pas la différence entre une route nationale et une départementale — on disait une "route secondaire". Si, je savais que tout ce qui venait de droite, que ce soit des petits ou des grands chemins, moi, je les laissais tous passer. Tous ceux qui étaient à gauche, alors là, ils avaient tous peur de moi... Voilà comment j'ai passé mon permis de conduire !

Un jour, j'ai failli me faire emballer dans la côte de Chaumont. Oui, j'ai failli. Une vitesse a sauté. Alors, là, heureusement que je savais faire le double-débrayage, hein ! Parce que, si j'avais pas su, ça y était. Je renversais les caravanes et tout aurait été cassé ! Le copilote est allé serrer les mécaniques des trois remorques pour arrêter le train. Oui, à l'époque il fallait que quelqu'un descende et serre vite les mécaniques, les freins, de chaque caravane qui passait devant lui. C'est en faisant ça que Aline Lamarche s'est fait tuer...

J'ai fait trois ans de théâtre ambulant. On jouait la comédie. On joue toujours la comdie, même dans la vie ! Je venais de Remiremont. J'ai pris le train et je les ai rejoints à Senone, il était cinq heures et demie du soir. Quand j'ai joué mon premier rôle, on m'a donné une feuille recto-verso de la brochure — pour moi ça fait deux feuilles ! J'ai recopié le texte et j'ai rempli ma feuille de cahier.

Je me suis aperçu que c'était la nuit, pendant que je dormais, que j'apprenais le mieux : je lisais deux fois, je dormais et, quand je me réveillais, je savais par cœur. A condition qu'on me donne la réplique, hein !

On faisait une répétition. On me disait vous faites ci, vous faites ça. Sortez côté jardin. Quand je suis arrivé, le côté cour, le côté jardin... Pour moi, c'était la coulisse ! Quand on a 16 ans et puis qu'on joue un rôle pour la première fois, avec des gens qu'on ne connaît pas... C'est pas tout cuit ! Il y avait dix ou quinze jours de répétitions en après-midi. Il y avait le régisseur qui disait *"Là, ça colle pas ! L'entrée, ça colle pas !"*... C'était souvent Mme D'Hont, la mère de Maurice, qui me disait *"Non, non, pas comme ça."* Des fois, je jouais des scènes d'amour avec elle. Moi à 16 ans et elle qui en vait déjà 40 ! C'était déjà dur hein ! Il

fallait que je me vieillisse un petit peu... Et puis elle était forte... et j'avais des petits bras ! Elle me disait *"N'ayez pas peur de me prendre dans vos bras. Vous n'allez pas me casser !"*... Ou je m'entendais très bien, alors, c'était avec une demoiselle Riga qui jouait chez Lamarche-Berthier-D'Hont.

J'en reviens à *"Berthier-Riga"* parce que, M. Riga, quand je suis arrivé en 32, n'était déjà plus au théâtre Berthier-Riga. Il avait laissé son nom mais lui tenait le plus grand bar sélect de Reims. Sa fille Marie-Louise avait 25 ans et c'était la jeune première du théâtre "Lamarche-Berthier-D'Hont". Moi, après, je suis devenu le jeune premier car elle faisait ses scènes d'amour avec un "jeune" de quarante et quelques années... C'est elle qui me disait *"Henri, on devrait faire comme ça. Quand vous me repoussez pour tel machin, je partirai en arrière mais, ne donnez pas un coup, vous faites mal"*. Sa tante, Mme D'Hont, disait *"Marie-Louise, tu joue plus la même chose qu'avec Gueulin ?"* — Je ne me rappelle plus son prénom...

J'aimais que les grandes et belles choses. A cette époque-là, vous savez on avait *"la bataille"* de Claude Farer, *"L'Atlantide"* de Pierre Benoit. Mais, oh ! attention ! Au point de vue décor, vous savez, il y avait des salles à Paris qui ne pouvaient pas réaliser mieux !

Tout dépendait du pays. A la Bresse, dans les Vosges, on ne jouait que des pièces où il y avait des curés, parce que la Bresse est un des pays les plus catholiques de France... On savait ce que les gens aimaient et puis Berthier César et Marcel Lamarche avaient contact avec les gens de la Mairie. Fallait faire les réservation, fallait qu'ils viennent nous monter l'électricité, hein... alors ces gens-là disaient ça ou ça, on a bien aimé...

Les pays où on savait qu'ils aimaient le rigolo, on jouait des comédies légères. Oh ! mais attention ! En tout bien tout honneur ! Le plus terrible qu'on avait c'était là où Marie-Louise se couhait dans un lit — en combinaison — et moi, j'arrivais en pyjama. C'était osé !...

On avait tout le répertoire parisien. Il y avait une dizaine de pièces dramatiques et une vingtaine de comédies. On en apprenait environ une tous les mois et demi. Mais, quand on en ajoutait une, il y en avait une qui disparaissait du programme.

Savoir ce qu'on avait joué dans un pays, combien il y avait eu de tickets de vendus, c'était Mme Marie qui s'occupait de ça.

Dans les villes, suivant l'importance, on restait de 48 heures jusqu'à 3 semaines. L'hiver, il y avait souvent des barrières de neige. Avec nos engins, il n'était pas question de prendre la route. C'était pas des pneus, c'était des bandages ! Alors, souvent, on restait trois semaines à Dieppe, trois semaines à Beauvais et on redescendait tout près de Paris. La première fois que j'ai vu Paris, j'ai pris le car. J'avais vu la mer : il fallait que j'aille voir Paris !

Au besoin on faisait une soirée de complaisance pour la municipalité. Ils répartissaient ça aux pauvres, pour les bonnes œuvres. On avait une voiture qui faisait les annonces dans le pays, avec les pancartes et le haut-parleur. Elle annonçait *"Soirée de bienfaisance, ce soir, au théâtre"*. On faisait quelque chose de rigolo pour que ça plaise à tous. Alors, là, il y avait du monde ! Il y avait des gens qui venaient en disant *"ça m'enquiquine mais, je contribue et puis, il y a Machin qui va voir que je suis là !"*

Quand on s'était installé, on ne se couchait pas avant une heure du matin. Je m'occupais de la scène. J'avais deux garçons avec moi. On replaçait tous les décors mais on ne préparait rien pour le lendemain et puis on allait au lit. Le lendemain, par conséquent je ne me levais pas avant 9 heures du matin. Tout dépendait, quand même, de ce que j'avais à faire...

Je vous parlais tout à l'heure de *"L'Atlantide"*. Il y avait un cahier de 120 pages pour le rôle de Saint Avit. Il a fallu que je les apprenne quand on m'a dit de remplacer le bonhomme qui avait une cinquantaine d'années et qui devait se faire rafraîchir pour en paraître vingt ! Le rôle de Saint Avit, je l'avais déjà vu jouer mais, quand j'ai vu le truc, 120 pages ! Alors là, inutile de vous dire que je ne suis pas sorti le soir.

Vous savez, j'étais heureux : j'avais la moitié d'une caravane pour moi tout seul alors qu'il y avait des couples qui étaient à deux, eux aussi, dans une moitié de la même caravane, hein !

Voilà, nos journées, c'était ça.

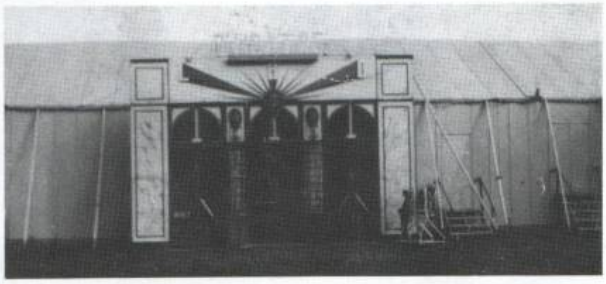
Pour les repas, au commencement, je mangeais huit jours chez Madame Marie et huit jours chez Madame D'Hont mais, Mme D'Hont faisait pas trop bien à manger...

Je gagnais 20 F par semaine et... j'étais bien payé. J'étais nourri, j'étais logé. Les femmes me lavaient le linge. J'allais leur chercher l'eau. C'était un bon échange parce que, au commencement, j'ai voulu faire ma chemise blanche. Ma mère m'avait appris. Mais enfin ça m'embêtait, quoi. C'était un boulot supplémentaire et ça ne me faisait rien d'aller chercher un seau d'eau à une brave femme. Ma "jeune première" me lavait beaucoup.

Quand on a vu que je pouvais faire quelque chose, on m'a augmenté mais, tout doucement, dix francs par dix francs. Au bout de deux ans, j'ai eu 150 F par semaine.

Au commencement, c'était dur. Fallait l'avoir dans le sang mais, j'étais attiré par ça.

On l'avait depuis pas longtemps et je l'avais monté avec l'ingénieur. Il m'avait appris à la régler. Bref, le patron me dit : *"Y a Monsieur Boileau* — celui qui s'occupait avec l'archiprêtre — *qui t'appelle"*. Je me souviens. Alors, ça ! Il m'est arrivé une sacrée histoire ! Au théâtre de verdure de Bussang, une troupe de Paris devait jouer *"le Maître de Forge"*. Un acteur, enroué, malade, n'avait pas pu rejoindre la troupe qui jouait le soir. C'était l'année où je suis parti en septembre. Alors, il me dit *"T'as un rôle là-dedans !"*. Alors là, vous savez, entre la brochure que j'avais, entre les costumes, les costumières, la couturière, le machin, tout le truc, j'ai pas vu la journée passer ! Ça chambardait ma petite vie tranquille. Comme Bussang est une ville thermale, il y avait plein de gens et puis, il fallait que je joue. On répète les scènes quatre fois, cinq fois... Je commençais à en avoir marre. Alors la première scène se passe bien. La deuxième, il y avait le souffleur qui parlait juste avant moi. Alors ça s'est bien passé.



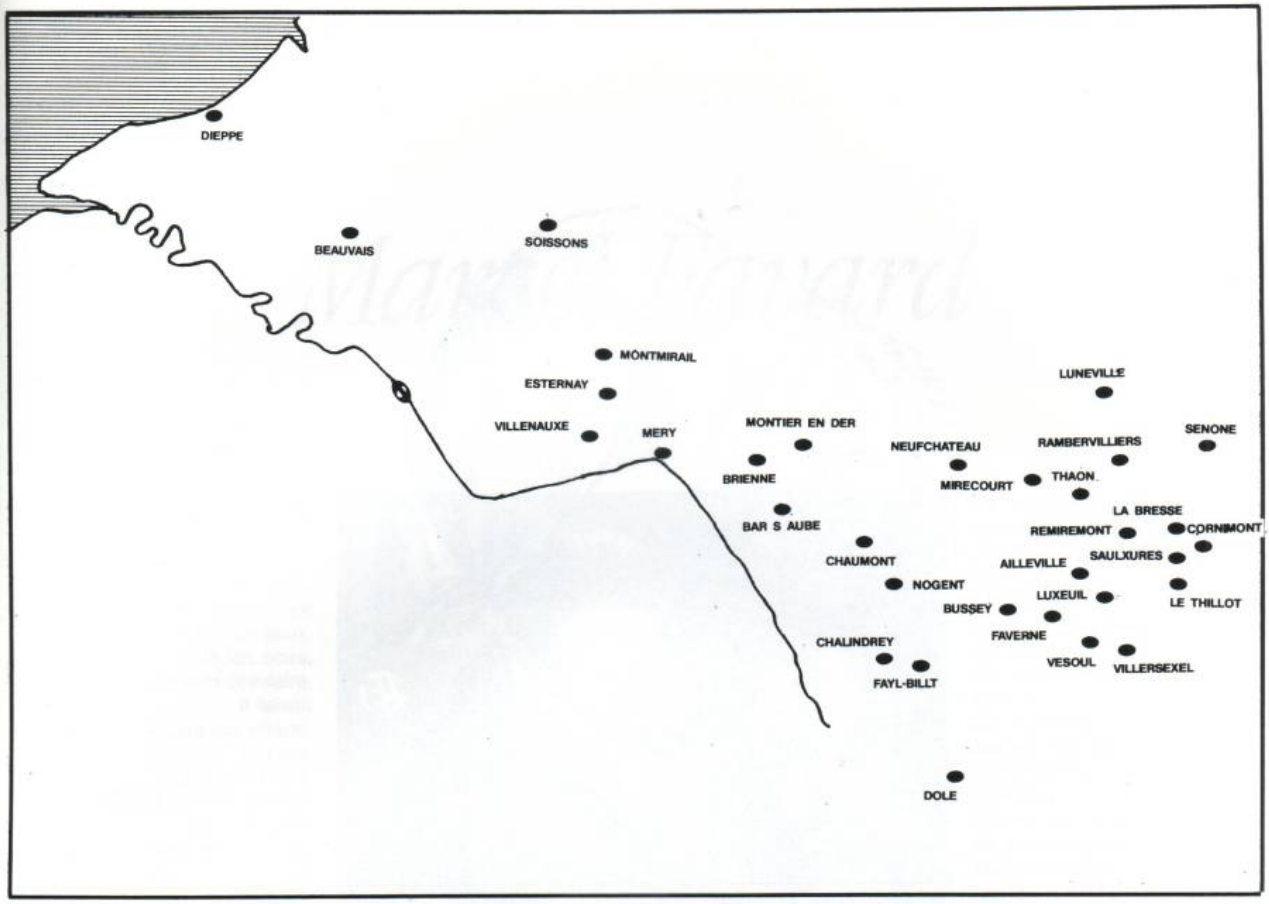
Chez nous, les Vosges, c'est très pieux. A cette époque-là, les gamins de mon âge n'allaient pas courir les filles comme les filles courent actuellement après les garçons. On allait au patronage et, au patronage, il n'y a pas de problème, c'était les curés. On faisait une soirée de théâtre par an. Je jouais, bien sûr, et ça me plaisait. Des gens qui travaillaient au théâtre de Bussang nous aidaient. Frédéric Potcher et son frère sont propriétaires d'un très grand théâtre. Ça s'appelle le théâtre de verdure de Bussang. Ils nous envoyaient quelqu'un pour nous aider mais qui aidaient plutôt la paroisse, qui aidaient plutôt les curés et le patron des curés, l'archiprêtre. J'avais 14, 15 ans. Vous savez, on faisait plutôt rire les murs. Mais enfin, ça ne faisait rien : on avait fait.

Et puis alors, un jour, je travaillais dans une usine de chaussures à cette époque-là, je vois quelqu'un qui arrive et le patron vient me trouver.J'étais à une machine.

Mais alors, ma scène avec la jeune première ! J'arrive... Je ne me rappelle plus la réplique ! Pof ! le silence... Tout le monde était perdu. Alors le souffleur, il m'a donné ce que je devais dire. Après, quand je suis sorti en coulisse, elle m'a dit *"Ça va mieux maintenant ?"*

Quand le théâtre "Lamarche-Berthier-Riga" est venu à Remiremont, un jour, en dehors du spectacle, bien entendu, je suis monté sur la scène et j'ai dit au patron : *"Je voudrais figurer dans votre spectacle"*. Il m'a dit *"Tiens, ce soir, j'ai besoin d'un valet. Oh ! il prend un plateau, il a un verre d'eau, il va le poser sur la table. Il ressort puis il revient. Il prend le verre d'eau, il le remet sur le plateau et il ressort"*. Je dis *"Moi, je fais ça !"* J'ai essayé le costume. Les manches m'arrivaient là ! Bon j'ai dit *"Je peux prendre votre machin ?"* Il a dit *"Tu me le ramènes, hein !"* Ma mère a fait un revers, une pince, je ne me rappelle plus quoi. Le truc m'arrivait quand même comme ça !... Le soir, j'ai mis mon verre, pof ! Je suis ressorti, je suis revenu chercher le verre et ça a été tout seul. Alors, ils ont dit *"T'as vu, il a de l'aplomb !"*. Alors, pendant les quinze jours de la fête de Remiremont, ils m'ont donné de plus en plus de trucs, si bien qu'ils m'ont donné un petit machin où j'avais, oh, peut-être une quinzaine de lignes à dire. J'étais "inspecteur de police", fallait que je prenne un révolver et que je dise *"Haut les mains !"* et le gars me disait *"Bonjour monsieur"* et... il me prend le machin. *"Malheureux !"* que je lui fais ! C'était pas du tout dans le texte çà. Ils ont été contents de voir que j'avais eu ce réflexe. Je leur ai demandé *"Vous avez besoin de personne ?"* Ils m'ont dit *"Si, on vous engage, voilà nos conditions"*. Alors, j'ai dit *"Moi, je marche"*. Je l'ai dit à ma mère.

Voilà. Le dimanche, je suis parti sans dire un mot à personne et je suis arrivé à Senones. Le lendemain, Marcel Lamarche, le patron, me fait appeler. Il me dit *"Il y a deux dames qui sont là pour vous"*. C'était la femme du commissaire et sa sœur, la femme de mon patron de Remiremont. Elles me disent *"Henri, faut faire ta valise. Tu vas revenir avec nous. Tu n'as pas le consentement de ta maman. Elle nous l'a dit. Hein ! Tu as fait une fugue. Tu ne vas tout de même pas partir avec un théâtre ambulant. Le patron de l'usine de chaussures a toute confiance en toi, son père aussi. Qu'est-ce que tu vas y gagner ?"* J'ai dit *"Non Madame, je repars pas !"* Elles ont dit *"Bon, nous on rentre. Les gendarmes viendront te chercher demain"* et Marcel Lamarche m'a dit *"Si vous n'avez pas le consentement de vos parents, vous partez !"*. A cette époque-là, les téléphones, c'était pas rien ; j'ai trouvé quelqu'un qui l'avait à Remiremont. Alors, j'ai expliqué à la personne qui avait le téléphone qu'il fallait qu'elle aille trouver maman pour lui dire que, le lendemain, il fallait qu'elle aille à la mairie et me fasse l'autorisation pour partir avec le théâtre. Le lendemain, les gendarmes sont venus. A 16 ans, vous savez, on n'en mène pas large ! J'ai dit *"Voilà, écoutez, maman ne m'a pas donné l'autorisation mais elle est en train de le faire. Téléphonez à Remiremont et demandez à la mairie si Mme Pierre est venue faire légaliser. Autrement, vous êtes obligés de me payer le train parce que moi, j'ai pas de sous. Je suis parti avec 7 F 50,*



j'ai payé le train 5 F. Il me reste 2 F 50 !" Ils m'ont dit *"Oui, mais vous venez avec nous à la gendarmerie !"* Alors là, je suis passé devant la troupe, entre deux gendarmes... Ils ont téléphoné. Le maire avait signé le papier à Mme Pierre et, normalement, elle avait dû le mettre à la Poste. Le lendemain — ça marchait mieux à cette époque — j'avais le papier ! Je l'ai montré à Marcel Lamarche. Il m'a dit *"Je le garde et je le donne à ma femme"*. C'était Mme Marie qui s'occupait de tout ça. Voilà mon départ de Remiremont.

J'ai fait du théâtre parce que j'étais attiré par le théâtre. J'aurais continué s'il n'y avait pas eu la guerre. La guerre a changé tout... Je n'ai même pas gardé un programme où mon nom figurait, ni brochure, ni affiche.

Mais, les affiches, on n'en faisait pas terriblement. C'était plutôt la voiture "porte-pancarte" qui se promenait dans les petits pays à côté. Il y était marqué : ce soir, sur telle place, on jouera telle pièce, comédie, drame ou semi-comédie. Tout ce qu'on veut quoi. Chaque matin, chaque jour, il y avait une annonce. François D'Hont parlait avec la voiture et faisait son tour. Il restait 2 heures, 2 heures et demie avec un haut-parleur et tous les moyens nécessaires pour appeler les gens et faire la publicité.

Avec les municipalités, jamais il n'y a eu un mot. Jamais je n'ai entendu parler de quoi que ce soit. Les habitants, eux, nous prenaient pour de grands artistes. Là il n'y avait pas de problème ! Du moment qu'ils avaient pleuré, c'est que c'était beau ! Ou alors "Oh ! ç'qu'on a rigolé !". Dans la rue, on nous reconnaissait ! Dans tous les pays on se faisait des copains.

En dehors des tracteurs, des caravanes et de la voiture publicitaire, il y avait deux couples "d'étrangers" qui avaient leur petite voiture. Il y en avait un qui avait une vieille "Renault" qui brinqueballait de tous les côtés et l'autre qui avait une "Samson" qui, à tout casser, devait marcher à 90 km/h, et encore, à fond dans les descentes ! Ils suivaient le train ou nous attendaient à l'étape. Quelquefois, leur train n'arrivait pas. Il était en panne. Ça arrivait souvent ! C'est là que j'ai commencé à démonter les carburateurs et pour moi, ça, c'était une énigme ! Moi, je faisais de la godasse, hein, pas des carburateurs ! Bon, il a bien fallu que j'apprenne à le déboucher, que j'apprenne d'où venait l'essence et comment on calait une magnéto... C'était Marcel Lamarche qui savait vraiment. Je l'ai vu refaire une bielle sur la route, démonter tout ça, faire recouler du plomb chez un garagiste... On faisait ça au grattoir, sur un étau qui était fixé au parechoc du tracteur.

Je l'ai fait aussi. C'est arrivé peut-être deux fois. Manque de pot, c'était en hiver ! Je ne pouvais plus décoller la clé de ma main ! Je vous assure que ces deux jours-là, on s'en souvient !

Il y a des anecdotes comme ça. Une fois on était en panne. Il y a une ferme qui était là. On a couché dans une écurie... C'était le voyage !

J'ai eu un tracteur de brûlé, celui du père de Maurice. En allant à Dieppe, du côté de Forges-les-Eaux, il y a eu un retour au carburateur. J'avais un imperméable. J'ai fichu ça dessus mais je n'ai pas arrêté le feu. Il n'y avait pas de pompe, c'était un réservoir "en charge" et l'essence arrivait toujours au carburateur. On n'avait pas d'extincteurs. Les gens sont venus avec des seaux d'eau : c'était pire ! Les pompiers sont venus. Bon ; ils ont éteint ça, mais le moteur était fichu. En attendant que les autres trains arrivent à Dieppe et qu'il y en ait un qui revienne pour rechercher le tout, on a couché dans une étable, à côté des vaches, François D'Hont et moi. C'était l'hiver. Je vous assure que là aussi, il faisait froid mais, à 16 ans, on dort partout !

Au théâtre, lorsqu'on faisait un changement à vue, dans le noir, on ne pouvait pas toujours empêcher les gens de donner un coup de lampe électrique pour voir ce qu'on faisait. C'était encore l'époque où les gens étaient ébahis. Maintenant ils ne le sont plus, même quand ils sont dépassés !

Après le spectacle, souvent cinq, six personnes venaient nous trouver en bas de l'estrade pour nous dire s'ils avaient aimé la pièce. Parfois on les faisait monter sur scène, on fermait la porte, on les faisait asseoir et on discutait.

Mon meilleur souvenir pendant ces trois années ? Oh ! ma première année n'a pas été sensationnelle parce qu'il fallait que j'apprenne tout mais, toutes les trois ont été fantastiques...

Sous le portrait, horizontalement :
« *Matris suæ effigiem ad vivum delineavit et fratibus suis dicavit Quenedey, anno 1818* »
(5)

LÉGENDE :

II

Portrait au crayon lithographique :

5. Françoise Pissier (1731-1822), des Riceys, femme d'Etienne Quenedey, mère d'Edme Quenedey, âgée de 87 ans et coiffée du bonnet riceton. *(Portrait dessiné par Ed. Quenedey, en 1818 et reproduit d'après l'exemplaire possédé par l'un des arrière-petits fils de Françoise Pissier, grâce à la très obligeante autorisation de ce dernier).*

Marcel Favard

Père Marcel,
racontez-moi encore...

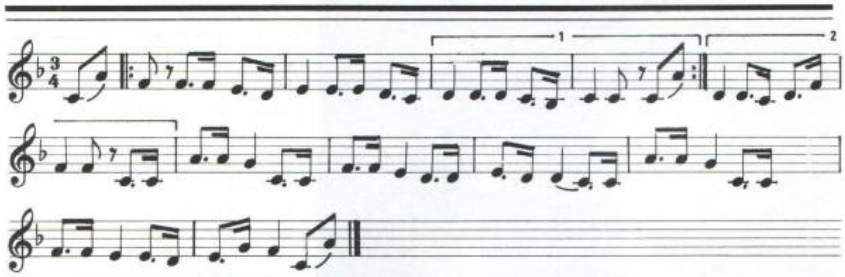
Bein, voilà.
Nous avions un brave curé
à Esnouveaux.
Tous les soirs,
en lisant son bréviaire,
il faisait
le tour du village.
Et puis,
il y avait Tintin.
C'était un vieil ouvrier
qui travaillait
dans les carrières
et qui n'était pas
bien riche.
Il était
sur le pas de sa porte.
"Bonjour,
Monsieur le Curé !"
"Bonjour Tintin !"
Monsieur le curé
le regarde.
Il lui dit :
"Dites-donc
je vois qu'à votre pantalon
il manque des boutons,
certainement.
Mais, ne sortez-pas
comme ça dehors !
Hein ?!
"Oh ! Il lui dit,
Monsieur le Curé,
vous savez bien !
Quand il y a
un mort dans la maison !
On laisse
la porte ouverte !!"

Cet homme facétieux,
cette mémoire du passé
toujours vivante :
c'était Marcel.
Marcel Favard,
notre ami coutelier
qui vient
de nous quitter.
Marcel,
qui est parti
encore trop tôt
car il n'a pas eu
le temps,
même à 87 ans,
de laisser éclore
toute la poésie
qui vivait en lui.
Car il était aussi
poète,
véritable chantre
de la Femme,
l'Eve éternelle.
Et, je ferai volontiers
mienne,
cette boutade
d'un de ses amis,
curé de son état,
peu pressé
de le voir partir :
"Toi ? Marcel ?
au Paradis ?!
Mais, Saint-Pierre
aurait trop peur
que tu foutes
le bordel
dans l'âme des femmes
qui y sont !"

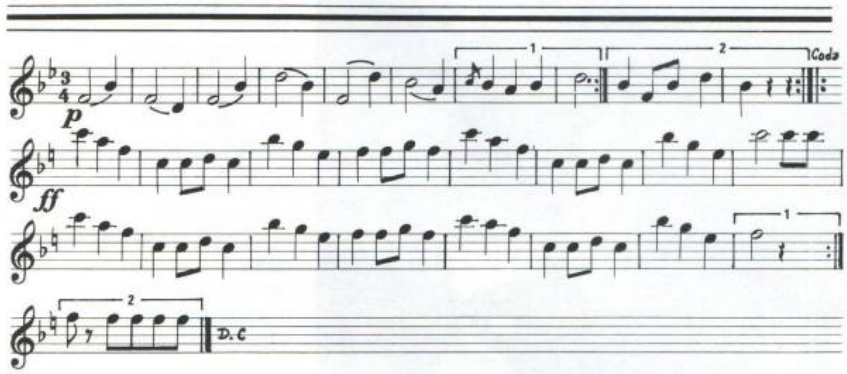
Michèle.

au revoir, Marcel...

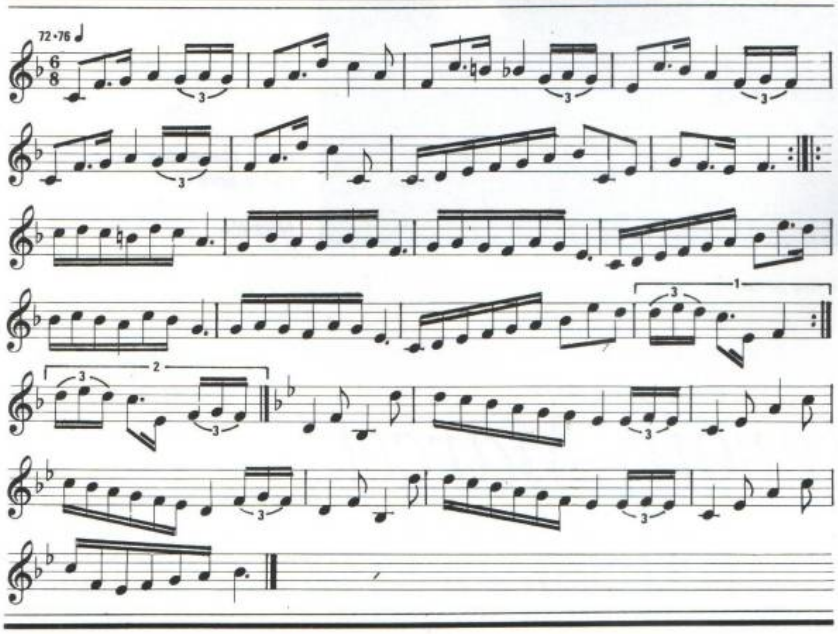
AIRS A DANSER



Polka-mazurka



Valse clarinette si b



Valse des Riceys

conservation du raisin

Mme Curie, maire adjoint chargée des Affaires culturelles et sociales de la ville de Thomery en Seine-et-Marne, a entrepris une étude sur la conservation du raisin.

La ville de Thomery était renommée pour la culture et la commercialisation du raisin de table dit "chasselas de Thomery" ou "chasselas de Fontainebleau".

Afin de satisfaire la clientèle, ce raisin de choix devait pouvoir être commercialisé sur une assez longue période après la vendange. Il avait donc fallu rechercher une technique qui en assure la conservation.

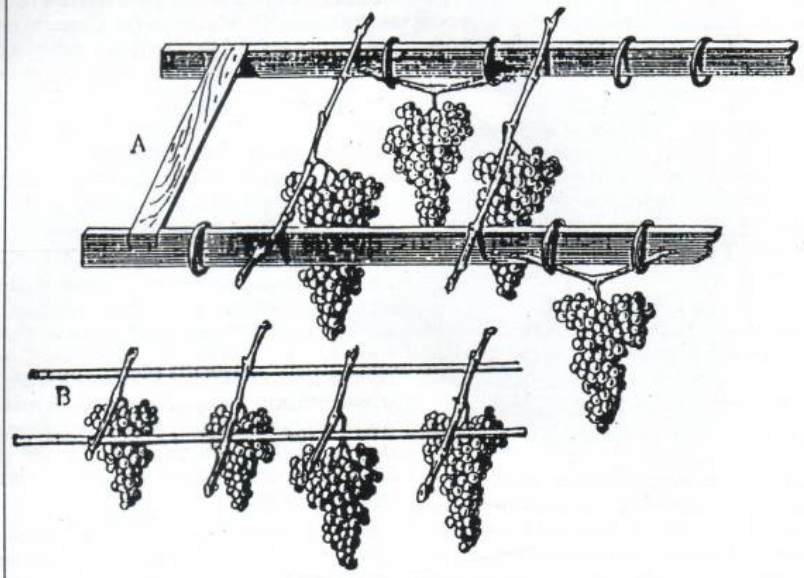
Le procédé de **conservation à râfle sèche** est sans doute le plus anciennement connu. Il était pratiqué en Champagne. C'est le **"piquat"**, grappe de raisin prise avec une partie de sarment, que l'on suspendait au fruitier ou dans le grenier et qui permettait de confectionner la célèbre **"tarte-au-raisin de St Vincent"** à fin janvier. Le principal défaut engendré par ce type de conservation vient de ce que la grume se frippe. Cela donne au fruit un aspect peu engageant et on remédiait à cet inconvénient en "faisant tremper" les grappes avant de les utiliser en pâtisserie.

Pour le raisin de table, les Thomeryons pratiquaient la **conservation dite à râfle verte**. Cet autre procédé consistait à garder la grappe avec un morceau de sarment tremplant dans un flacon rempli d'eau. Il fallait assurer un niveau d'eau constant afin que le sarment soit régulièrement irrigué et éviter de toucher le raisin pour ne pas blesser les grumes. Pour cela les vignerons de Thomery utilisaient une bouteille à large goulot permettant un remplissage aisé.

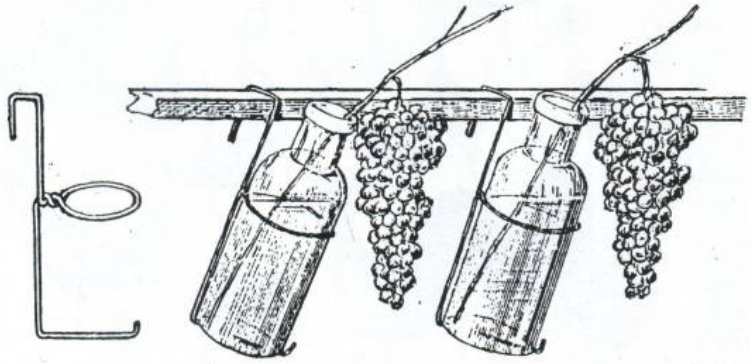
Il semblerait que cette conservation à râfle verte fut également utilisée en Champagne. Il aurait même, dit-on, existé un type de flacon particulier destiné à cet usage. Cependant, nous ne disposons d'aucun document relatif à cette technique locale.

Nous faisons donc appel à nos informateurs et plus particulièrement auprès de nos lecteurs, pour nous confirmer — ou nous infirmer — cette pratique. D'avance nous les remercions pour tous les renseignements qu'ils nous feront parvenir, documents que nous publierons avec plaisir et que nous transmettrons également à Mme Curie de Thomery pour son étude.

Conservation du raisin à râfle sèche



Conservation du raisin à râfle verte



Documents transmis par Mme Curie de Thomery (77).

Coqs de clochers

Lorsque l'on parle d'un artisan fabricant des coqs de clocher, on aimerait pouvoir donner à son art, une désignation précise. Doit-on dire que c'est un chaudronnier, puisque la chaudronnerie consiste dans le travail des métaux en feuille par emboutissage, estampage et rivetage ? Doit-on le qualifier plus spécialement de dinandier, puisque la dinanderie est le travail artistique des métaux en feuille et plus particulièrement du laiton et du cuivre par martellage ?... Personnellement nous pencherions volontiers vers cette seconde définition car les coqs de clocher sont des œuvres d'art populaire.

Il existe, aujourd'hui, encore un autre terme pour désigner ce métier mais, il nous paraît avoir une consonnance un peu "lourde", c'est l'*"ornementiste métallique en couverture"* ! Enfin, si l'on pose la question à l'artisan qui — soit dit en passant — est le premier intéressé, il répond, en toute simplicité, qu'il est *"couvreur"*.

C'est le cas de M. Michel CHRETIEN de Coulommes en Ardennes qui est "conducteur de travaux en couverture" et qui réalise de très beaux coqs de clocher.

Voici ce qu'il dit de son art :

"Lorsque ces coqs sont encore en bon état, je procède simplement à une restauration avec dessins et photos à l'appui. Malheureusement les Ardennes ont fréquemment subi les tourments des guerres et, quelquefois, il ne reste que quelques éléments du coq. Parfois même, il a complètement disparu avec son clocher. Nous sommes alors amenés à présenter un projet à l'architecte en chef des Monuments historiques. Après acceptation du dessin, nous exécutons une maquette grandeur réelle en plâtre qui permet de mieux souligner les formes. S'il y a lieu nous pouvons encore apporter quelques modifications de détails. Il faut ensuite creuser deux matrices, une pour le côté gauche et une pour le droit, dans un bloc de chêne. Chacune de ces petites parties représente, en creux, les formes exactes de la maquette en plâtre.

Les feuilles de cuivre qui vont servir à la fabrication définitive du coq sont repoussées au marteau et au maillet dans ces matrices de manière à en épouser tous les détails. Toute la difficulté réside dans le fait qu'il faut, au cours de ce martelage, conserver une épaisseur constante au métal.

Les deux coquilles obtenues doivent être rigoureusement identiques. Elles sont ensuite assemblées par rivetage et munies d'un fourreau qui servira de "roulement" et permettra au coq de tourner au vent à l'instar d'une girouette. L'emplacement de ce fourreau doit également être très précis car le coq doit être parfaitement équilibré, côté tête et côté queue. Enfin l'ensemble est souvent doré à la feuille d'or.

Les coqs anciens, jusqu'au XVIIIe siècle, possèdent une queue et des glandillons en une seule coquille et leurs ailes sont repoussées en même temps que le corps tandis que les coqs récents, de la fin du XIXe et du XXe siècle, possèdent des queues en deux coquilles et ont, bien souvent, des ailes rapportées et soudées.

Ce travail me passionne. J'y passe souvent mes jours de congé et les coqs que vous pouvez voir sur les photos sont des copies, grandeur réelle, de ceux que j'ai posés sur des clochers du Nord-Est.

Mais nous ne réalisons pas uniquement des coqs ! Nous exécutons aussi de grands épis en cuivre ou en plomb tels qu'il s'en trouve sur les cathédrales. Cela a été le cas à Toul avec un épi de 6 m de hauteur, en cuivre et plomb doré à la feuille d'or, à la Maison du Prévôt de Valencienne, avec un très grand épi en cuivre plombé, ou encore à l'ancienne Manufacture de Dijonval à Sedan."

Sur ce sujet voir également FOLKLORE DE CHAMPAGNE n° 90 (p. 5-27), n° 91 (p. 25-29), n° 92 (p. 2), n° 99 (p. 30), n° 109 (p. 30).

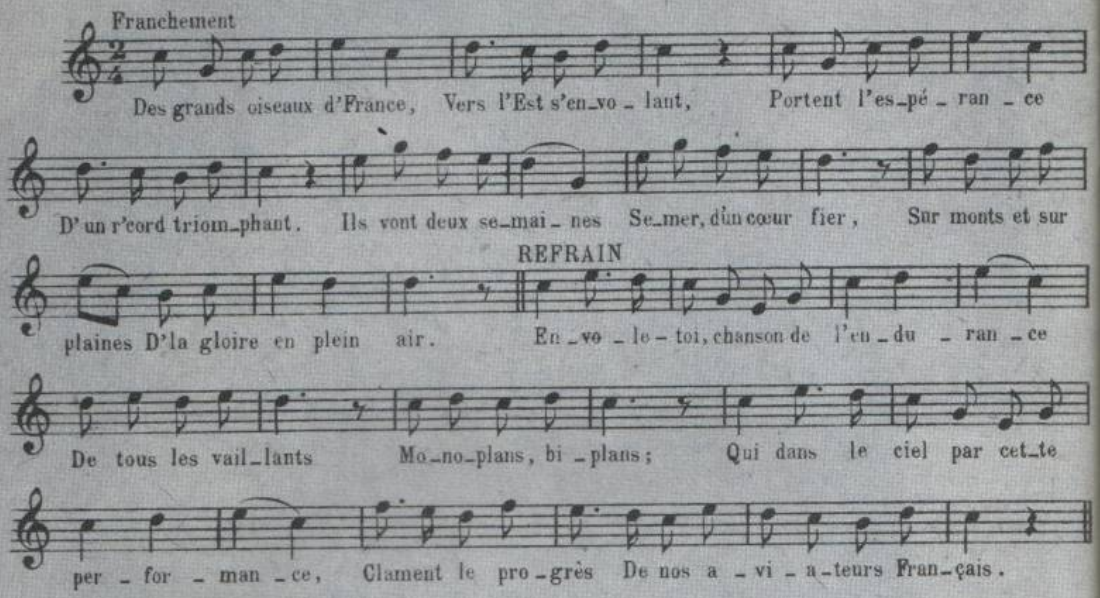
"La bonne nourrice" de Barberey St Sulpice
A. Babeau - Annuaire de l'Aube 1909

A la gloire des Aviateurs Français. *Dédiée au Journal* "Le Matin"

LE CIRCUIT DE L'EST

CHANSON

Sur l'air des "Pioupious d'Auvergne" Paroles et musique d'ANTONIN LOUIS



1

Des grands oiseaux d'France,
Vers l'Est s'envolant,
Portent l'espérance
D'un r'cord triomphant.
Ils vont deux semaines
Semer, d'un cœur fier,
Sur monts et sur plaines
D'la gloire en plein air.
au ref:

2

Cîmes, cathédrales
Contemplent l'effort
D'ailes sans égales,
Dans ce nouveau sport.
L'amour de l'espace
Exige une ardeur
Ferme, jamais lasse,
Sans panne au moteur.
au ref:

3

C'raid de ville à ville
Rappell' le premier
De l'automobile
Mais plus sur palier.
Au pays des anges
D'bons diables, sans peur,
Forment la phalange
Des aviateurs.
au ref:

4

L'"Matin" vous invite
A mettre au Drapeau:
"Plus loin" et "Plus vite"!
Survolez très-haut:
"Troyes", "Nancy", "Mézières",
"Douai", puis "Amiens";
R'venez sans civières,
Et n'vous cassez rien.
au ref:

REFRAIN

Envole-toi, chanson de l'endurance
De tous les vaillants
Monoplans, biplans;
Qui dans le ciel par cette performance,
Clament le progrès
De nos aviateurs Français.

N.B. - Cette chanson ne pourra être reproduite sur les disques ou cylindres phonographiques que s'ils sont revêtus de la signature ANTONIN LOUIS

Edition Musicale Française: 3 Faub. Poissonnière (au bout du passage, maison du Pont de fer,) Paris.
7 Aout 1910 Crevel fr. Gr. Imp. Fé St Denis, 18.
Tous droits réservés.

Le Circuit de l'Est, chanson *"à la gloire des Aviateurs Français"* dédiée au journal *"Le Matin"* a été éditée le 7 août 1910 par l'Edition Musicale Française. L'adresse de l'éditeur, 3 *Faubourg Poissonnière, au bout du passage, maison du Pont de fer à Paris* est encore dans la manière des enseignes du XVIIIe siècle.

Les paroles et la musique *"Pioupious d'Auvergne"* sont d'Antonin Louis. Signe des temps, les droits sont réservés pour la reproduction de cette chanson sur disques et **cylindres** phonographiques.

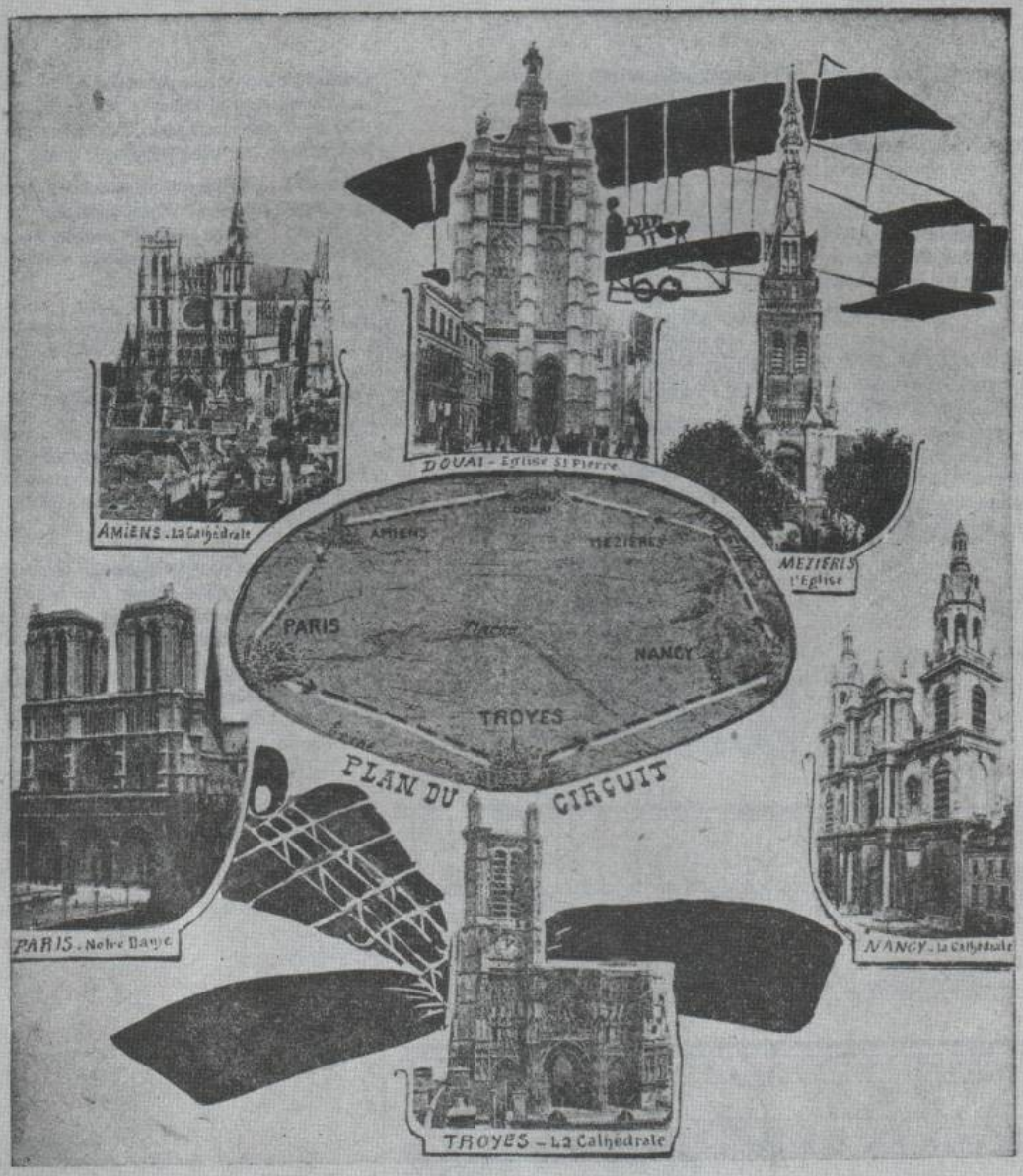
A la Gloire des Aviateurs Français

Dédié au Journal "Le Matin"

LE CIRCUIT DE L'EST

CHANSON

Sur l'air "LES PIOUPIOUS D'AUVERGNE"



PAROLES & MUSIQUE

d'ANTONIN LOUIS

Édition Musicale Française, 3, Faub. Poissonnière (au bout du passage, maison du Pont de fer), *PARIS*

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

Signalons que le terme **"le Pioupiou"**, désignant le jeune soldat, terme qui devint très populaire durant la guerre 14-18, est le titre d'une comédie de Varner donnée au Palais-Royal le 31 mars 1838 ; "pioupiou" ayant le sens de "petit poussin".

Le circuit d'aviation de l'Est réalisait la boucle Paris, Troyes, Nancy, Mézières, Douai, Amiens, Paris et dura... deux semaines.

Chant de Noce

Chant de femme

Cette chanson, transmise par M. Roland Jeanvoine de Loches-sur-Ource, était connue dans le pays langrois avec une prononciation locale légèrement différente, notamment en ce qui concerne le son O qui s'y rapproche du son OEU.

Ce chant patoisant est de construction récente car on n'y trouve que très peu de mots dialectaux. L'ensemble est essentiellement formé de mots français, assortis ou non d'une prononciation locale.

Ce mélange patoisant est d'ailleurs fort irrégulier. Ainsi *"prinje"* est utilisé pour le refrain alors que, dans le couplet 2 on trouve le français *"prise"*. De même, au couplet 5, *"gâchon"* est mis pour *"garçon"* alors que *"fille"* remplace le dialectal *"gâchnote"*. En fait le vocabulaire champenois se réduit à moins d'une vingtaine de mots dans cette chanson :

Eun, eune : Un, une
Bé, bée : Bel (beau), belle
Prinje : Prise
Trébuchot (cheu) : Trébuchet, piège
Rein : Rien
Fâre : Faire
Seû : Sec
Gâchon : Garçon
Congneu : Coin
Gobleu : Gobelet, verre
Bailler : Donner
Etieu : Orteil
Rôcher : Rouer, rosser, frapper
Etos, étot : Etais, était (verbe être)
J'seus : Je suis (verbe être)
Alle : Elle
Minje : Mise

1

Par eun bé dimanch' au maitin,
Teus nos pairents s'aissemblhent.
C'étot pou contraicter ensemblh'
Eune nouvell' ailiance.

Eh ! N'savot ç'que c'étot,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
Eh ! N'savot ç'que c'étot,
Et m'seus prinj' au trébuchot

2

Le lundi dé grand maitin,
L'on me mèn' en l'église.
Teus mes pairents m'y ont dit :
Mai fill' t'y voilà prise.

Eh ! N'savot ç'que c'étot,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
Eh ! N'savot ç'que c'étot,
Et m'seus prinj' au trébuchot

3

Le mardi dé grand maitin,
On me met en ménage.
Teus mes pairents m'y ont dit :
Mai fill' prenez courage !

Eh ! N'savot ç'que c'étot,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
Eh ! N'savot ç'que c'étot,
Et m'seus prinj' au trébuchot

4

Quand j'étaos chez mon papa,
Je n'avos rein ai fâre.
J'aivos toujou bon pain, bon vin,
Mill' autres bonn's affâres.

C't'heur ! j'travoill' com' eun bœu,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
C't'heure n'ai qu' du pain seu,
Et m'seus prinj' au trébucheu.

5

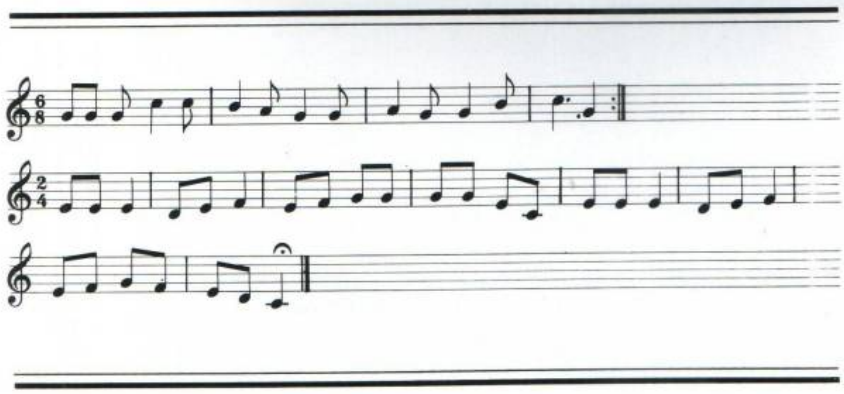
J'aivos toujou dos bé soulers
Los fêt' et los dimanches.
Los gâchons venint me chercher
Pou me mener aux danses.

C't'heure n'ai dos saibeuts,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
C't'heure gaid' le congneu,
Et m'seus prinj' au trébucheu

6

Quante pense ai m'endormein,
Mes enfants me révoillent.
L'eun me demande ai têter,
Et l'autre sai boutoille.

Et l'autre son gobleu,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
Et l'autre son gobleu,
Et m'seus prinj' au trébucheu



7

Et me seus allée relever
Pou leur bailler ai bôre.
Et me seus allée trébucheu
Dans eune vieil'' armôre.

M'seus cassée los étieux,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
M'seus cassée los étieux,
Et m'seus prinj' au trébucheu

8

Mon mari s'at révoillée.
M'ai dit : Les grosses bêtes,
All' ne saurot se remuyer
Qu'all' ne se cassent lai tête.

Et i m'ai rôché d'coeups,
Et m'seus minje, et m'seus prinje.
Et i m'ai rôché d'coeups,
Et m'seus prinj' au trébucheu

9

Tôtes nos filles sont mariées
Et n'sont pas aichopées.
Mais moi, je croyos pas
Et' si bein aittraimpée.

Si j'avos seû ç'que ç'tot,
Ne m'sros pas minj', ne sros pas prinj'.
Si j'avos seû ç'que ç'tot,
M'sros pas prinj' au trébucheu

Ohé! Champenois!

1

Le monde entier sait le nom de la Champagne
Et lui envie la grandeur de son destin.
Il sait aussi que du sein de nos campagnes
Jaillit l'incomparable vin !

2

Combien de fois les cruautés de la guerre
Chez nous ont semé la misère et la mort.
Mais l'ennemi, tout comme Attila naguère,
Souvent y vit règler son sort.

3

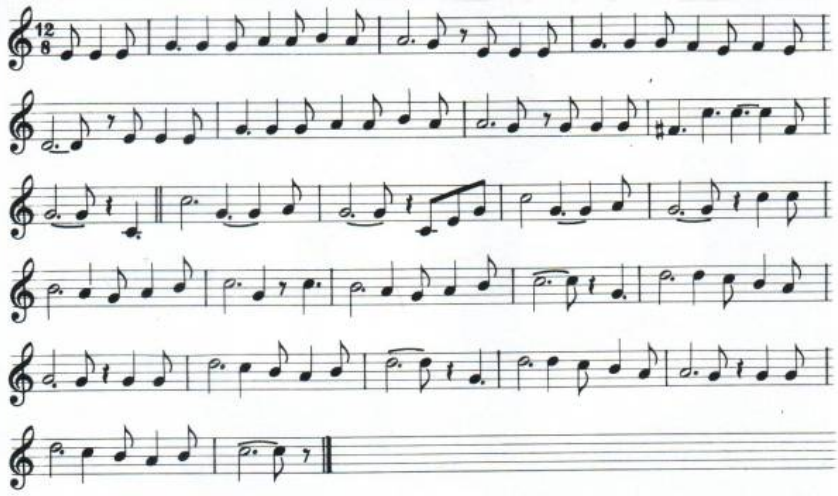
Le Champenois que la fable dit si bête,
L'est cependant moins que ses moutons !
S'il a souvent bon cœur et mauvaise tête,
C'est toujours un joyeux garçon !

4

Et s'il fallait, en notre pays de France,
Que la plus belle province fût connue,
Sans hésiter, nous en avons l'espérance,
La Champagne serait élue !

Refrain

Ohé, Champenois !
Ohé, ohé, dites-moi,
S'il est vrai que chacun préfère
Ses prés, ses vallons, ses bois.
Pour nous, rien ne vaut sur terre
La Champagne et les Champenois ! } bis



super Halette

Le *"Livre des Records"* continue d'exciter l'imagination des amateurs de performances. De la plus large culotte à la plus grande chaussette, en passant par le méga-couscous, chaque jour — ou presque — voit naître une super-production.

M. Yves Charotte, commerçant en prêt-à-porter à Vertus, dans la Marne, a, quant à lui, réalisé une "giga-coiffe" de vigneronne.

Cette capeline de travail dite bagnolet, halette ou "têt'de chval" est bien connue en Champagne. Elle était également très répandue en France et en Europe. C'est, notamment, la fameuse "quichenotte" des côtes atlantiques dont le nom vient de l'anglais *"kiss not"*, "ne m'embrasse pas"...

Il en existe plusieurs types, selon que les armatures sont formées de lamelles de bois ou de carton ou de brins d'osiers disposés en long ou en travers.

La capeline réalisée par M. Yves Charotte, a une surface de 45 m², un développement de 5 m, une hauteur de 2 m, une profondeur de 2 m 30.

Elle a nécessité 30 mètres de tissu, 2000 m de fil à coudre et 205 heures de travail.

De quoi avoir une grosse tête !

Cette super-halette a été exposée à la salle des fêtes de Vertus et dans la vitrine du magasin "Rêverie".

De quoi rêver...

COURRIER DES HABITANTS - N° 44 - Parc Naturel Régional Montagne de Reims - 51480 Pourcy.

Nouvel exemple de coopération intercommunale - Expositions du Parc Naturel Régional - Nouvelles brèves - Un animateur tourisme au parc : Bruno Gemin - Une équipe au service des habitants et des communes - Animations locales - Fêtes patronales.

LES TRICASSES ET LA NECROPOLE DE ST BENOIT S SEINE - Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie - 10000 Troyes.

Les Tricasses : des origines de Troyes - A propos des Tricasses - Les témoignages archéologiques à Troyes, dans l'Aube. La nécropole de St Benoît s Seine : les sépultures celtiques - Les sépultures gallo-romaines - Découvertes diverses - Conclusion.

Cet ouvrage de 116 pages illustré de nombreuses photographies et de plans de fouilles a été édité à l'occasion de l'exposition sur les Tricasses organisée par le Musée de Troyes.

CHAMPAGNE GENEALOGIE - N° 46 -

Nouveaux statuts - Centre généalogique de l'Aube - Les Molé - Centre généalogique de la Marne - Tables des mariages - Nous sommes tous cousins - Nos quartiers - Tausserat - Tribune héraldique - La poste de l'ancien régime - Centre généalogique de Hte Marne - Autour de Choiseul - Index 1989.

HORIZONS D'ARGONNE - N° 59 - BP 8 - 51800 Ste Ménehould.

La bataille de Montfaucon d'Argonne, une éclatante victoire du Roi Eudes sur les hordes normandes, 24 juin 888 - Ste Ménehould après l'incendie de 1719 - La reconstruction de l'église de Passavant en 1750 - Un contrat de mariage chez les humbles 1814 - L'arrondissement de Vouziers sous l'Empire autoritaire vu par son sous-préfet - L'avion de la RAF abattu à Lachalade - Sur l'autoroute A4 Paris-Metz, le viaduc de l'Aisne - Yves Gibeau en Argonne - Le bicentenaire à Valmy - L'abbé Paul Mellier curé de Cesse, miel et vinaigre - Alexandre Dumas, sa cuisine passait par Ste Ménehould.

RICHESSE D'UNE DONATION - Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie - 10000 Troyes.

Ce catalogue de 120 pages illustrées présente les collections réalisées grâce aux 40 années de mécénat des Amis du Musée de Troyes en archéologie, préhistoire, époque gallo-romaine et mérovingienne, moyen âge, Costume, Arts décoratifs, Peintures, Sculptures, Dessins, Gravures, Fonds local, documents graphiques et objets, etc...

LES CAHIERS HAUT-MARNAIS - N° 179 - BP 565 - 52012 Chaumont.

Les origines de Joinville - Etienne, premier seigneur et constructeur du château - "Neulley en Langonne" à la lumière des comptes de ses prévôts en 1291.

TRADITION ET PROGRES - 51500 Trois-Puits

ENQUETE SUR LA REVOLUTION DANS LA VILLE DES SACRES. I. DESTRUCTIONS : *40 pages ft 145 X 210. Eglises paroissiales - Reims, ville révolutionnaire ? - Communautés et Maisons des religieuses - St Remi - La cathédrale N.D. et l'Archevêché - Communautés et abbayes des religieux - Croix et effigies extérieures.*

LE CARDINAL DE LORRAINE : *20 pages ft 150 X 220. Charles de Lorraine 1524-1574, un archevêque de Reims de Contre-réforme catholique - Quelle famille ! - Archevêque de Reims - Père et prince de l'Eglise - Fondateur - Mécène - L'homme de Dieu.*

TERRES ARDENNAISES N° 30 - BP 71 - 08002 Charleville Mézières Cedex

Les enfants dans la Grande Guerre - Grandes vacances 14-18 - Extraits du carnet tenu par mon grand-père Charles Cocu - La Neuville-en-Tourne-à-Fuy sous la botte - Gestion de la Commanderie de Boult-aux-Bois au XVIIIe - Les Htes Rivières, cinq affaires d'animaux - Toponymie de Gespunsart (suite) - Grève et sabotage à Monthermé - Enfantine, botanique II - Le colonel François, une étonnante carrière d'aviateur (1).

LA GAZETTE DE CHAOURCE "COIN-COIN" - MJC - 10210 Chaource.

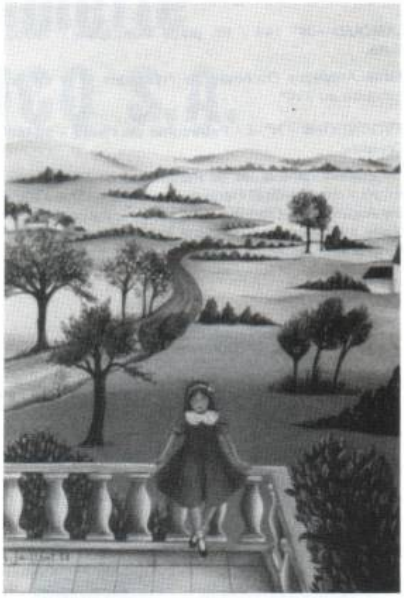
N° 229 - *Bonjour ! - A.G. de la MJC - Basket - Cross - ... - Roch Voisine - Stages en entreprise - Voyage au Mali - A l'Ile de Ré - Auguste Renoir, le peintre - Police et politique à Chaource sous la 2e République - Argile et superstitions - Sapeurs-Pompiers ...*

N° 230 - *... - Soirée Lebouteiller - Semaine du cirque - Les flammes de Chaource - Pacifique - ... - Moulins de Vanlay - Découverte à Balnot - Police et politique à Chaource sous la 2e République - Tino Rossi - L'eau que nous buvons ...*

N° 231 - *C.A. - Patricia Kaas - Le cirque vu par l'école maternelle - ... - Le chemin de fer Chaource-Tonnerre - Le Chaourçois pays d'argile.*

LE PETIT CŒURLEQUIN - BP 4 - 10150 Creney.

Lydie Jaillant et la peinture murale - CRAC info, le carnaval - Creney Sports - Vie des associations - Il y a 200 ans, délibérations municipales.



LA MEMOIRE DE L'AUBE - URAQE - BP 118 - Ste Savine.

N° 25 (1er semestre 1958) - *Le Troyen Jean Irr s'est battu onze ans pour reprendre sa fille - Tempêtes de neige et inondations à 25 jours du printemps - Le retour au pouvoir du Gl de Gaulle - Les grandes fêtes du cinquantenaire de l'Alsace-Lorraine - Les Ets Cornuel ont reçu l'Oscar avec mention excellence - Quand Lucien Zins affrontait... Cerdan - Au fil des mois ...*

N° 23 (2e semestre 1958) - *Epouvantable orage à Troyes - 80 % des Français ont répondu "oui" au Gl de Gaulle - La vie quotidienne dans l'Aube - 15 000 agriculteurs dont ceux de l'Aube, protestent contre la fixation du prix du blé - La jolie petite élève du conservatoire de Troyes ne revint pas au cours - En 1958... songeons aussi au rayonnement intellectuel de la ville - Au fil des mois ...*

BULLETIN DE LA STE DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE - N° 614 - Musée de Picardie - 80000 Amiens.

Paul Logié 1901-1988 - Le château de Quevauvillers - Les magisters et l'éducation élémentaire dans le Santerre au XVIIe et XVIIIe.

LA LETTRE DU CCSTI LIMOUSIN - 27, Bd de la Corderie - 87031 Limoges cedex.

Le CCSTI, un plus pour le développement des entreprises - Recherche, formation, technique en Limousin - Le CCSTI sur la brèche - Culture au présent et au passé ; l'eau en Limousin, pratiques, techniques, usages, croyances.

AGUIANE LE SUBIET - N° 157 - SEFCO - Les Granges - 17400 St Jean d'Angely.

Nouvelles et informations - Symbole vole ! Les oiseaux dans la statuaire romane saintongeaise - Souvenirs d'enfance - Documents sur les foires et marchés dans le diocèse de Saintes - Amélie Thibaudault à l'origine de la commercialisation des tourteaux fromagés - Un Parthénaisien héritier de l'immense fortune de mazarin - Exposé fait au congrès SEFCO 1989 à Confolens, le Félibrige - Où sont passées les "feurzraies" du vieux logis de la Cabourne ? - Un drame dans la Champagne charentaise en 1910 - A propos... surnoms recueillis en Charente Maritime, le marchand d'allumettes, les blétiers, des vieilles recettes, de "gamaches" et de "gavaches" ...

LEMOUZI - N° 144 - 13, place Municipale - 19000 Tulle.

Marie Angélique Duchesse de Fontanges et la vie en Limousin au XVII.*

EVOCATIONS - N° 4 - Patrimoine de l'Isère - 38460 Crémieu.

Un tournant dans la vie de Patrimoines de l'Isère - Les religieux dans la ville St Pierre de Vienne aux XVII et XVIII* - Les Augustins de Crémieu et l'impact de la Révolution - De Vizille à l'Abbaye aux Bois, une lettre inédite d'Augustin Perier à Mme Récamier...*

PAYS DE BOURGOGNE - 11 bd Ml Leclerc - 21240 Talant.

N° 146 - *Les Bourguignons méconnus, Jean-Claude Chastellain - L'homme au lézard - Noms de famille issus de la végétation forestière de Bourgogne - Images de Niepce - Le premier procédé photographique reconstitué - Quelle famille ! - La Bourgogne à travers livres et revues.*

N° 147 - *Les sociétés secrètes en Côte d'Or sous Napoléon III - Les pélerinages et l'hôpital de Mont St Jean - Bussy-Rabutin dans les hauts d'Autun - L'habitat de pierre en Bourgogne - La tradition de la maison de pierre - Quatre cabanes en pierre sèche - La Bourgogne à travers livres et revues.*

MUSIQUE BRETONNE - DASTUM - BP 2518 - 35025 Rennes Cedex.

N° 99 - *Petite chronologie pour un "grand événement" - La fête du chant de marin - La gwerz aujourd'hui... vue par un chanteur - Rencontre avec John Wright - La fête du violon de Hte Bretagne ...*

N° 100 - *Une antenne Dastum à Ploemeur - La dérobée dans les Côtes du Nord - Association des professionnels en musique traditionnelle - Les compositeurs en Bretagne - Feuilles volantes - J.F. Vrod, violoneux routinier - "Sonneurs de veuze" - Le Samdiv, l'autre instrument du musicien - Le problème de la transcription musicale ...*

N° 101 - *La dérobée (suite) - Une collection de photographies anciennes - Chants de manœuvres - Gigi à la mer ou la fin d'un mythe - Enregistrements en 1908 - Auguste Le breton - A.G. de Dastum - Activités de Dastum-bro Dreger - Une noce bretonne en 35 mm - Le salon du patrimoine sonore ...*

N° 102 - *Gouel an dreujenn gaol - La clarinette en Trégor - La clarinette de l'Occident à l'Orient - Sonneurs de treujenn gaol en hte Cornouaille - Salon du Patrimoine sonore - Gronvel 90 - Quelques airs du répertoire - Le Quintet de clarinette - Clarinettiste d'hier et d'aujourd'hui - Un collège breton dénommé "Pier and Dall" - La clarinette enpays de Loudéac.*

LE LIAN - N° 45 - Bretagne Gallèse - Bourg - 56340 Concoret

Du nouveau à Concoret, la SOETT ! - Les Côtes-du-Porc sont mortes ! Vive les côtes-d'Armor - Qi q'est ? Noël du Fall : Resnn cauzz galo ! - Enquête linguistique - Enquête sur la prononciation gallèse (1) - Faut alae veir Vantt éz Béteinâés ...

LINGUISTIQUE PICARDE - N° 113 - Musée de Picardie - 80000 Amiens.

Cantiques enfantins picards pour la Noël - Histoére éd rire un molé - Près des Terris - L'heure du bain - Intérieur caouais - Tchot Mab et pis chés teupes - Ch'miraque éd Lourdes ...

LE VIQUET - N° 87 - PTPN - BP 600 - 50010 St Lô Cedex.

La Maison des Marais - Marie de Cretteville - Le quemin du lait - Le patroun va paé yête countent - Mes treis joulies fillettes et St Merlicoquette - Le loup en Hte Normandie - Les ecclésiastiques de la Manche exilés pendant la Révolution.

BIBLIOMAX - 7, rue de l'Enfer - 55140 Chalaines.

Dans sa sélection spéciale N° 264 "Textes littéraires", Michel Barbier écrit, à propos de Folklore de Champagne *"C'est une excellente revue que je cite souventes fois en exemple... aimons également le sachet d'expédition"* Merci à cet érudit connaisseur... Maintenant, si vous souhaitez recevoir son catalogue de livres anciens et d'occasion, il vous suffit de lui adresser 5 F en TP neufs français ou 2 CRI...

EKLITRA - N° 1-1990 - Rue de la République - 80000 Amiens.

A propos des phénomènes de hantises - Petit vocabulaire du parlé picard de Vendeuil - Tchot Mil'ed'Bettincourt - Jamote - Ech Fifi ed Toutinlon - Ele fete deche treu - Che vius d'l'hospice ...

FOLKLORE DE FRANCE - N° 222 - CNGFF - 160, Traverse de Russan - 30000 Nîmes.

Projet de Charte - Art et artisanat du fer en Lorraine - La fête populaire et la danse en pays Nantais - Un fait social, un art de vivre : le Cabanon - Combloux et ses chapelles - La sauvette de Mimizan - Culture, tradition, folklore...

TRAD-MAGASINE - Rue de l'Eclème - 62350 Robecq

Infos - Quintet clarinettes - La clarinette en centre Bretagne - Louis Sclavis - Gilles Chabenat - Cesar Strosio - L'image des sons - French Mela - Gabriel Labbe - Un Normand sans hésitations - Raphaël Thiery - Laurent sur le gril - Hel est enfin visible - Denis Mc Gee - La veuze joyeuse - La bourrée fait tomber le mur - Roulez fillettes - Anti-solfège.

AU PAYS DES RIEZES ET DES SARTS - N° 116 - N. Depoix Regniowez - 08230 Rocroi.

Un grand mdecin à Maubert, le Dr Ch. Coffart - Autres histoires : A propos des curés, de bons mais aussi de drôles de paroissiens, et surtout du presbytère de Nismes - Deux aspects peu connus de la vie de Mme Tallien : son appartenance maçonnique et ses idées sur l'éducation - Lisbonne - Prisonniers de la République et de l'Empire - La nature essentielle de la musique ...

IL CALITRANO - N° 26 - Via Canova 78 - 50142 Firenze - Italie.

Cambiare si puo - Pasqua - Incontrarsi al COEMIT - Quann' era criatura - Fidanzamento, serenate e matrimonio, usi costumi e consuetudini di un tempo - Dialetto e cultura popolare - Accade il ...

le patrimoine
l'histoire locale
les savoir-faire
du pays de Langres
c'est sur...

RADIO PAYS DE LANGRES

VOYAGES BARDY

*

AUTOCARS DE GRAND TOURISME
33, Place de la République
51000 CHALONS SUR MARNE
Tél. 26 68 06 93

Imprimerie LEDUCQ S.A.

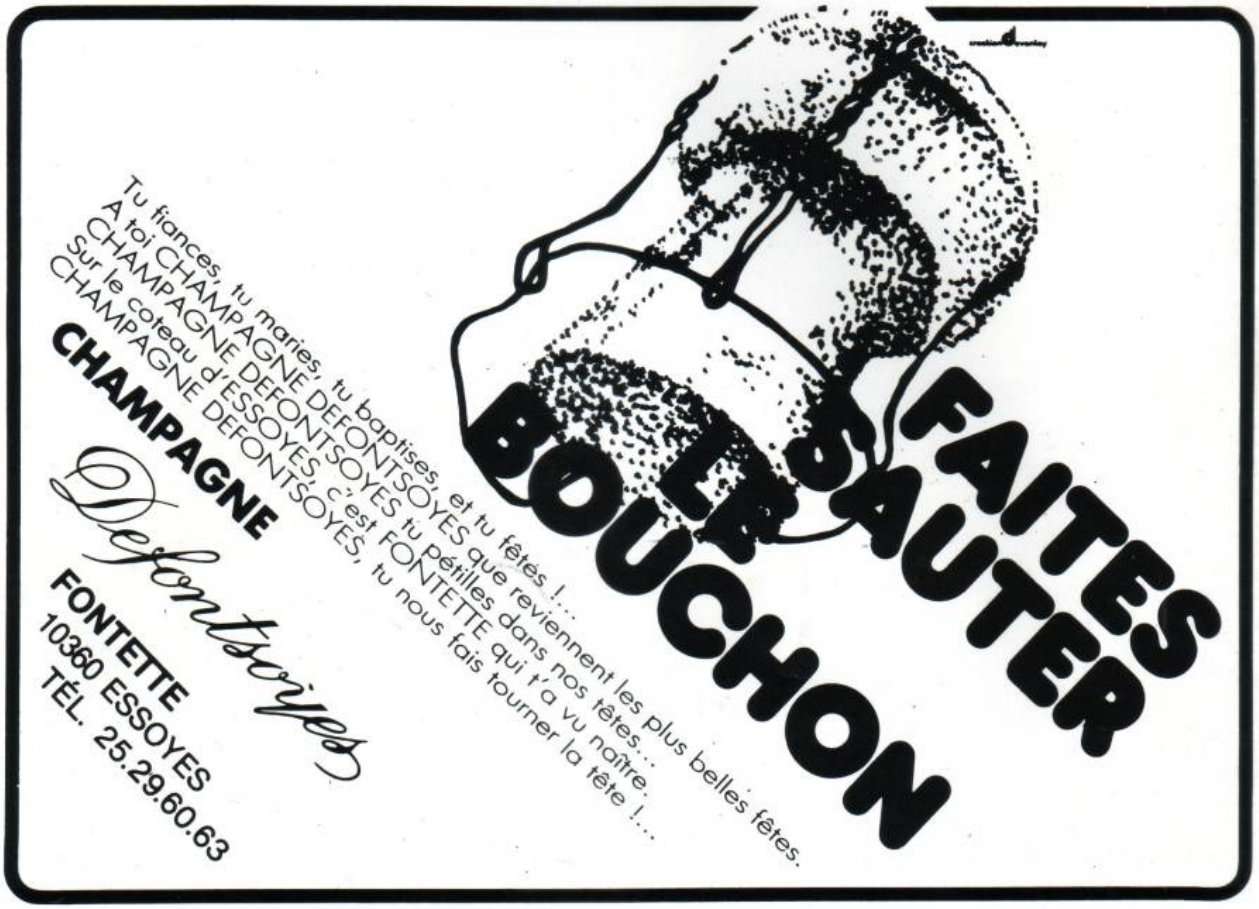
Tous travaux typo et offset

Place Paul Beaufort - 51000 FAGNIÈRES
Téléphone 26.68.36.18

LA MEMOIRE DE L'AUBE
"Le journal qui se souvient"
est en vente chez les marchands de journaux

Les 22 premiers numéros, couvrant la période 1946-1954, ont été réunis en un volume cartonné sous jaquette illustrée — 326 pages — plus de 900 photos. (format 39 × 28 cm, poids 1,600 kg).
PRIX : 149 F. En vente chez les libraires de l'Aube.

LA MEMOIRE DE L'AUBE - B.P. 118 - 10300 STE SAVINE



Imprimé en France - Imprimerie Leducq S.A., 51510 Fagnières — Dépôt légal 3me Trimestre 1990 — Directeur de la publication Gilbert Roy — Commission Paritaire n°53035